



Les « Thériaques » virgiliennes de *Géorgiques*, III, 414-439

Sébastien BARBARA

Univ. Lille, CNRS, UMR 8164 –HALMA – F-59000 Lille, France

Dans le chant III des *Géorgiques* Virgile a inséré une séquence consacrée aux serpents (414-439) ; elle est manifestement inspirée de Nicandre, mais dans une mesure qu'il conviendra de préciser dans les pages qui suivent. Sans doute l'expression « "Thériaques" virgiliennes » est-elle un raccourci assez inadapté pour désigner cet ensemble : Virgile n'a certes pas réellement voulu écrire des « Thériaques » ni même cherché à en intégrer aux *Géorgiques* ; il a surtout voulu faire une transition en réutilisant des matériaux originaux, mais les emprunts à Nicandre sont tels dans le chant III et la volonté de tout fondre en un seul poème si manifeste que l'on peut finalement accepter une telle formule.

Cette séquence est composée de deux parties aisément discernables : d'abord, des vers 414 à 424, dix vers consacrés à la protection des étables contre le danger que représentent ces animaux, puis, des vers 425 à 439 – soit quatorze vers –, un passage où le poète dépeint l'animal que l'on appellera par commodité le « serpent de Calabre » et où il adapte sans conteste la « fiche » que Nicandre avait consacrée au chersydre (*Ther.*, 359-371). C'est donc, à première vue, sous une forme extrêmement condensée, seulement 25 vers au total, que Virgile intègre dans ce passage les thématiques développées par Nicandre dans la totalité de ses *Thériaques*. Cette situation est d'autant plus frappante qu'on ne trouve pas, dans les traités agronomiques latins antérieurs à Virgile, de prescriptions relatives aux serpents alors qu'on trouve néanmoins des mesures prophylactiques pour d'autres animaux dits « nuisibles » comme les souris¹ : Virgile semble avoir, de façon assez habile, annexé au monde rural des prescriptions qui figuraient au départ essentiellement dans des traités médicaux grecs du type « Thériaques ». On est donc dans l'optique

¹ En revanche, dans les traités postérieurs, ce type de considérations a été intégré, parfois sous l'influence des *Géorgiques* : s'il n'y a rien chez Palladius (I, 21), Columelle propose de son côté quelques recommandations qui témoignent de son intérêt pour le poème de Virgile (en VI, 17, 1, à propos des bœufs, mais il n'est pas question des étables ; surtout en VII, 4, 6, pour les étables des ovins, où il cite Virgile et le complète ; sur l'intérêt de Columelle pour Virgile, voir E. de Saint-Denis, « Columelle, miroir de Virgile », dans H. Bardon – R. Verdière (éds), 'Vergiliana'. *Recherches sur Virgile*, Leyde, 1971, p. 328-343), mais montrent aussi qu'il y avait sans doute dans ce domaine une matière plus étendue que ne le laisse penser les seules *Géorgiques*. De même, dans les textes grecs d'agronomie, notamment dans le livre XIII des *Géoponiques* consacré aux moyens de se prémunir des bêtes nuisibles dans le cadre rural, on trouve un chapitre détaillé sur cette question (XIII, 8) sans qu'y figurent d'instructions précises concernant les étables. Il n'y a rien non plus dans les livres consacrés à l'élevage des bovins et des ovins (XVII-XVIII). Il faut évidemment garder à l'esprit qu'un certain nombre de traités d'agronomie grecs et latins ont disparu.

du développement de ce que l'on pourrait appeler des « *minora didascalica* » venant diversifier et féconder les thèmes traditionnels du traité d'agronomie.

Cette séquence s'intègre effectivement dans un double mouvement général du chant III : d'abord, sur le plan thématique, celui d'une certaine diversification des thèmes, de l'introduction de thèmes secondaires, et ensuite, ce qui est plus important dans l'« économie » du chant, un mouvement que l'on pourrait appeler une « dégradation sanitaire » progressive² puisque le passage sur les serpents qui s'inscrit au départ dans une tradition plus médicale qu'agronomique permet d'arriver aux maladies des troupeaux et, de là, à l'épizootie du Norique³ qui, – on le verra très brièvement en dernier lieu –, recycle aussi, mais de façon plus subtile, des références nicandrées. L'idée essentielle qui sous-tend ce passage, sans être clairement formulée, est que la présence d'animaux nocifs dans la bergerie constitue une pollution qui peut produire des miasmes et entraîner des maladies : on peut donc rattacher ce passage à une forme d'épidémiologie⁴. Il existait en effet, dans les traités d'agronomie, des théories qui associaient certains animaux au développement de *pestilentiae*⁵ : Virgile n'a certes pas développé ce point mais il l'exploite de façon souterraine comme on le précisera plus loin.

**

*

Il faudrait aussi, avant de commencer, dire quelques mots rapides de deux problématiques importantes et complexes qui, de fait, ne peuvent être abordées ici en détails : il s'agit d'abord de l'appréciation circonstanciée du « modèle nicandréen » – on pourrait même parler de « nicandréisme » –, et ensuite du problème posé par le poète Aemilius Macer, ami de Virgile, qui avait écrit des *Theriaca* inspirées de Nicandre.

Le « nicandréisme » de Virgile, notamment dans ce passage-ci, a été depuis longtemps signalé – au moins depuis Ange Politien⁶ chez qui on trouve déjà, au fil du commentaire, un relevé de parallèles entre Virgile et Nicandre – et il a été abordé de façon assez convenue et largement sous-évalué par la grande majorité des commentateurs⁷ à l'exception de H. Morsch⁸. Ce n'est que

² On ne peut donc parler d'exkursus comme le fait P. Jahn, « Aus Vergils Dichterwerkstätte (Georgica III 49-470) », *RbM*, 60, 1905, p. 364.

³ M. Owen Lee, *Virgil as Orpheus. A Study of the Georgics*, New York, 1996, p. 85 : « *The serpent's poison, which can bring death to the flock, now serves Virgil as an emblem of all that he will say as his third movement proceeds slowly but inevitably toward his terrible conclusion.* ». Voir aussi M. C. J. Putnam, *Virgil's Poem of the Earth. Studies in the Georgics*, Princeton, 1979, p. 213 ; R. F. Thomas (éd.), *Georgics*, Vol. II. Books III-IV, Cambridge – New York, 1988, p. 119 ; 120 (à propos de *pestis*) ; M. Erren (éd.), P. Vergilius Maro, *Georgica*, Bd. 2. Kommentar, Heidelberg, 2003, p. 739.

⁴ Voir J.-M. André, « L'épidémiologie chez Virgile : de la « physiologie » à la tératologie religieuse », *BFL(M)*, 15, p. 15-27.

⁵ Voir *infra*, p. 12, n. 97. Il y avait peut-être un arrière-plan religieux, Faunus étant connu comme divinité *pestilens* (voir V. D'Alessio, « La componente infernale di Fauno », dans I. Baglioni (éd.), *Monstra. Costruzione e percezione delle entità ibride e mostruose nel Mediterraneo antico*, Vol. 2, Rome, 2013, p. 126), pestilentiel assurément, peut-être aussi porteur d'épidémies (?).

⁶ L. Castano Musicò (éd.), Angelo Poliziano, *Commento inedito alle Georgiche di Virgilio*, Florence, 1990, p. 180-183 (in G., III, 414 sqq.).

⁷ F. G. Eichhoff, *Études grecques sur Virgile ou recueil de tous les passages de tous les poètes grecs imités dans les Bucoliques, les Géorgiques et l'Énéide*, t. I, Paris, 1825, p. 257-258 ; E. Glaser, *Publius Vergilius Maro als Naturdichter und Theist. Kritische und ästhetische Einleitung zu Bukolika und Georgika*, Gütersloh, 1880, p. 221 ; J. van Wageningen, *De Vergili Georgicis*, Utrecht, 1888, p. 51-56 ; 179 sqq. ; 138 ; A. Le Breton, *De animalibus apud Vergilium*, Paris, 1893, p. 12 ; B. O. Foster, « Nicander and Vergil », *TAPhA*, 33, 1902, p. XCI-XCIII ; P. Jahn, art. cit., p. 385-386 ; O. Erdmann, *Beiträge zur Nachahmungskunst Vergils in den Georgika*, Haberstadt, 1913, p. 11-12, part. 11, n. 2 ; L. P. Wilkinson, *The Georgics of Virgil. A Critical Survey*, Cambridge, 1969, p. 62-63.

tardivement que le phénomène a été étudié de façon plus détaillée d'abord par W. Morel (1928)⁹, puis surtout par I. Cazzaniga dans deux articles majeurs (1960)¹⁰ suivi par M. Geymonat (1970) et I. Gualandri (1987)¹¹. On peut dire, à cet égard, qu'il y aurait dû y avoir un avant et un après Cazzaniga. Malheureusement les travaux de ce savant ont été trop peu lus hors d'Italie et les critiques se sont souvent cantonnées à répéter la position imparfaite qui avait cours précédemment et reposait aussi, en large part, sur une méconnaissance, ou du moins une sous-estimation, de Nicandre chez les latinistes intéressés par Virgile. Les commentateurs récents s'en tiennent donc généralement à une position convenue, assez à minima, à propos du « nicandréisme » de Virgile¹².

Nicandre n'a évidemment pas le monopole des serpents et dans ce domaine Virgile puise aussi bien chez Homère et Apollonios de Rhodes que chez le poète de Colophon ; néanmoins il est patent que l'influence de Nicandre¹³ est un phénomène ignoré ou au mieux sous-évalué par la grande majorité des commentateurs même les plus récents. Il y aurait pourtant lieu d'envisager cette question du point de vue de l'esthétique, de nommer et délimiter précisément ce phénomène et de poursuivre les investigations¹⁴. Effectivement, comme l'œuvre de Nicandre était extrêmement étendue et variée, son influence est beaucoup plus diffuse qu'on ne peut le penser : par exemple, pour rester dans le chant III des *Géorgiques* de Virgile, on sait que l'histoire des amours de Pan et Luna évoquée par les vers 391-993 – soit vingt vers avant le passage imité des *Thériaques*¹⁵ –, trouvait aussi sa source chez le poète de Colophon (fr. 115 Schneider)¹⁶. Ce marqueur nicandréen qui passe facilement inaperçu, mais qui, en réalité, utilise un syntagme

⁸ H. Morsch, *De Graecis auctoribus in Georgicis a Vergilio expressis*, Halle, 1878, p. 43-58.

⁹ W. Morel, « Iologica », *Philologus*, 1928, p. 345-389.

¹⁰ I. Cazzaniga (« I colori nicandrei in Vergilio », dans M. Gioseffi (éd.), *E io sarò tua guida. Raccolta di saggi su Virgilio e gli studi virgiliani*, Milan, 2000, p. 53-54) a bien montré qu'avant d'arriver à la séquence 414-439 Virgile avait jalonné son texte d'échos à différentes œuvres de Nicandre. Voir aussi « A proposito di una presunta ironia virgiliana (*georg.* 1.388-389) », *ibid.*, p. 35 : « *La sua posizione è personalmente anti-nicandrea proprio in uno squarcio conclamatamente nicandreo* ».

¹¹ M. Geymonat, « Spigolature nicandree », *Acme*, 23, 1-2, 1970, p. 137-143 (pour des parallèles tirés des *Alexipharmakes*) ; I. Gualandri, « Nicandro », dans *Enciclopedia Virgiliana*, t. III, Florence, 1987, p. 719-720.

¹² R. F. Thomas, éd. cit., vol. II, p. 119-123 ; R. A. B. Mynors (éd.), *Virgil, Georgics*, Oxford, 1990, p. 244-246.

¹³ Jusqu'à la *sphragis* (IV, 563-566) qui s'inscrit dans la tradition didactique et se trouve particulièrement bien illustrée par les deux poèmes de Nicandre : voir I. Gualandri, « Nicandro », art. cit., p. 719. Nicandre avait en outre écrit des *Géorgiques* (O. Schneider, *Nicandrea. Theriaca et Alexipharmaca*, Leipzig, 1856, p. 73-122) dont, contrairement à l'opinion dominante, nous avons un peu plus que le titre : les fragments conservés montrent que cette œuvre traitait essentiellement de questions botaniques ce qui fait apparaître la spécificité des *Géorgiques* virgiliennes qui se positionnent non pas comme un poème favorisant l'hyperspécialisation dans le style de Nicandre, mais comme une œuvre faisant la synthèse de plusieurs champs du savoir antique, dépassant rapidement le cadre strict du travail de la terre, de la culture des champs. L'influence des *Géorgiques* de Nicandre a été récemment explorée par S. Harrison, « Virgil's *Corycius senex* and Nicander's *Georgica*: *Georgics* 4.116-48 », dans M. Gale (éd.), *Latin Epic and Didactic Poetry. Genre, Tradition and Individuality*, Swansea, 2004, p. 109-123 (qui voit Nicandre derrière le vieillard de Tarente), puis par R. Armstrong, « Virgil's Cucumber: *Georgics* 4. 121-2 », *CQ*, 58/1, 2008, p. 366-368 ; R. Cowan, « Virgil's Cucumber Again: Columella 10.378-92 », *CQ*, 59/1, 2009, p. 286-289.

¹⁴ Une étude centrée exclusivement sur les *Géorgiques* souffre rapidement du manque de matière et il peut être profitable d'étendre les recherches à l'*Énéide* car Virgile a prolongé sa réflexion et son travail sur ce thème dans sa grande épopée. D'autre part, même si cela peut surprendre au premier abord, il serait extrêmement profitable d'étendre aussi l'enquête à Lucain ; en effet son positionnement à l'égard de Virgile est problématique : il l'imite fort peu pour la matière qui nous occupe ici, on pourrait même dire qu'il prend un malin plaisir à ne jamais caser un mot qui rappelle Virgile et à se démarquer de lui par des emplois déviants ; en revanche il a manifestement préféré imiter d'autres œuvres de l'époque augustéenne comme le *carmen* anonyme *De bello Actiaco* (voir A. Cozzolino, « Il "Bellum Actiacum" e Lucano », *CronErc*, 5, 1975, p. 81-86) ou les poèmes de Macer (voir *infra*, n. 18) : il pourrait donc garder la trace d'expressions provenant du poète de Vérone et permettre des analyses nouvelles mais, il est vrai, par nature fragiles sur le texte de Virgile.

¹⁵ I. Cazzaniga, « I colori nicandrei... », art. cit., p. 52.

¹⁶ Macr., *Sat.*, V, 22, 9-10 ; Serv., *G.*, III, 391 ; Serv. Dan., *ibid.* O. Schneider (éd. cit., p. 133) le range dans les *fragmenta sedis incertae* (n°5). F. G. Eichhoff (*op. cit.*, I, p. 255) l'attribue sans explication aux *Géorgiques* de Nicandre. On pourrait aussi penser aux *Aetolika* puisqu'il était question dans cette monographie des amours de Séléné et Endymion (fr. 6-7 Schneider). Il est plus difficile de le rattacher aux *Heteroionumena* car il y était question d'un déguisement de Pan (*ut illi formosus uideretur, niueis uelleribus se circumdedit*) et non d'une transformation réelle.

typique (*si credere dignum est*)¹⁷, annonce le développement à suivre et la réutilisation du poète de Colophon.

Si l'influence de Nicandre sur Virgile n'a pas à être réellement étayée ni même à être systématiquement démontrée après les travaux de Cazzaniga, il faut bien préciser qu'elle n'est pas totalement limpide à cause de la difficulté que nous rencontrons dès s'agit de préciser le rôle d'Aemilius Macer¹⁸ dans ce dossier puisque ce contemporain de Virgile avait écrit en latin des *libri Theriaca* aujourd'hui presque entièrement disparus. Mais il faudrait alors savoir d'abord quel a été précisément le travail de Macer vis-à-vis de Nicandre (s'agissait-il d'une traduction ou d'une adaptation ?)¹⁹, et ensuite il faudrait se pencher sur la chronologie et se demander si Macer avait bien produit son travail *avant* les *Géorgiques*. Autrement dit Virgile est-il sous la double influence de Nicandre et Macer ou simplement sous celle de Nicandre ? La réponse à cette question est aussi complexe qu'incertaine compte tenu des fragments très limités d'Aemilius Macer. La critique a parfois considéré que la connaissance directe de Nicandre par Virgile²⁰ rendait inutile la connaissance d'un intermédiaire comme Macer²¹. Cette logique semble pourtant assez étrangère à l'esprit des poètes latins et on ne peut pas en déduire que Virgile ignorait Macer : il devait connaître à la fois l'original grec et l'adaptation latine qu'en faisait son aîné²² comme on le verra ensuite²³.

Quintilien précise que Macer et Virgile furent tout deux des émules de Nicandre²⁴ : *Nicandrum frustra secuti Macer atque Vergilius* ? « Macer et Virgile ont-ils en vain marché sur les traces de Nicandre ? ». Il n'y a pas lieu de douter de cette information d'autant que l'examen du texte de Virgile le prouve. On peut même dire que les historiens de la littérature latine ont assez peu pris la mesure de cette déclaration : Virgile était, d'une certaine façon, un « *zèlote* » de Nicandre. Un autre passage de Quintilien laisse aussi penser que Macer était l'aîné de Virgile²⁵ : *nec post Laetium ac Macrum Vergilius*. C'est l'opinion dominante : elle n'exclue pas, bien au contraire, que Virgile ait pu dialoguer avec Macer sur un sujet au centre de leurs préoccupations communes, que Macer ait lu à Virgile son *Theriacon* dans une situation voisine de celle qu'Ovide évoque dans les *Tristes*²⁶.

¹⁷ Verg., *G.*, III, 391. Cf. Nic., *Th.*, 10 (εἰ ἐτέον περ).

¹⁸ Sur Aemilius Macer, voir H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, t. II, Paris, 1956, p. 44-47 ; J.-P. Néraudau, « Aemilius Macer, ou la gloire du second rang », *ANRW*, II. Princ. 30. 3, Berlin, 1983, p. 1708-1731 ; H. Dahmann, *Über Aemilius Macer*, Wiesbaden, 1981 ; A. S. Hollis (éd.), *Fragments of Roman poetry, c. 60 BC-AD 20*, Oxford – New York, 2007, p. 93-117.

¹⁹ L'examen des quelques fragments de Macer, lorsque la comparaison avec le modèle est possible, c'est-à-dire assez rarement, montre qu'il ne traduisait pas spécifiquement Nicandre ; il le faisait peut-être ponctuellement : par exemple le fr. 58 Hollis (*nepe occulta ruis*) est probablement davantage une traduction de *Ther.*, 455 (θαμνοῦ ὑπαίτιας) qu'une adaptation de *Ther.*, 419 (E. Courtney (éd.), *The Fragmentary Latin Poets*, Oxford, 1993, p. 296 ; voir le commentaire de A. S. Hollis, éd. cit., p. 110), mais il adaptait aussi largement Nicandre et innovait sans doute. On peut déceler chez lui, en particulier, des signes de l'influence de Lucrèce : voir C. Salemme, « Varia iologica », *Vichiana*, 3, 1972, p. 127 et *infra*, p. 9. Quant à savoir dans quel rapport de dépendance Virgile se trouve précisément à l'égard de Macer, c'est un point là aussi trop peu documenté pour arriver à des certitudes : voir néanmoins *infra*, p. 7-9.

²⁰ Voir H. Rushton Fairclough, « Virgil's Knowledge of the Greek », *CPh*, 25/1, 1930, p. 37.

²¹ Cf. J.-P. Néraudau, art. cit., p. 1725 ; J.-M. Jacques (éd.), Nicandre, *Œuvres*, t. II. *Les Thériaques. Fragments iologiques antérieurs à Nicandre*, CUF, Paris, 2002, p. CXVI.

²² Laissons de côté le problème du fr. 11 Büchner / Blänsdorf (cf. incert., 71) reconnu par certains (G. B. Pighi, « Emilio Macro », *RFIC*, n. s., 37, 1959, p. 160) comme source de Verg., *G.*, IV, 247. Les éditeurs récents l'ont tous écarté.

²³ Voir *infra*, p. 7-9.

²⁴ Quint., X, 1, 56. Voir J.-P. Néraudau, art. cit., p. 1710 ; N. Horsfall, « *Georgics* », dans N. Horsfall (éd.), *A Companion to the Study of Virgil*, Leyde, 1995, p. 80.

²⁵ Quint., XII, 11, 27. Le poète de Vérone, plus âgé que lui, est pourtant mort après lui, en 16.

²⁶ Il récitait ses poèmes à Ovide (*Tr.*, IV, 10, 43-44) et avait dû en faire de même avec Virgile dont il était l'ami (schol. Bernensia *ad Virg. Buc.*, V, 1 : *amicus Vergilii*). Voir J.-P. Néraudau, art. cit., p. 1708 ; 1713-1716.

Mais Macer et Virgile ont aussi tous les deux rompu avec des caractéristiques frappantes de la poésie de Nicandre et ont adouci les excès de son « alexandrinisme » : s'ils lui empruntent volontiers des informations, des détails ou adaptent certaines de ses expressions, ils s'éloignent de son goût des *glōssai* et des bizarreries, Virgile par sens de la mesure, Macer sans doute par « manque d'élévation » (*humilitas*) pour reprendre le jugement de Quintilien²⁷. Contrairement à Nicandre ils ont été simples : ils ont dépouillé leur modèle de ce qui pouvait passer pour des « défauts » tout en gardant, en transmettant certaines de ses trouvailles : ce « transfert » est de toute évidence une réussite de Virgile.

1/ La séquence dite « de prophylaxie » (414-424) : les fumigations (414-415)

La séquence consacrée aux produits répulsifs, proprement nicandrienne et didactique, se limite même à deux vers (414-415), la suite jusqu'au vers 424 étant une création assez originale où Virgile envisage l'élimination physique du serpent débusqué dans les litières non nettoyées.

Nic., <i>Ther.</i>	G., III, 414-415
21-22. ἀλλὰ σύ γε <u>σταθμοῦ</u> τε καὶ αὐλίου ἐρπετὰ φύγδην ρήιδίως ἐκ πάντα διώξεαι	<i>Disce et odoratam stabulis accendere cedrum galbanoque agitare grauis nidore chelydros</i> ²⁸ .
35. θιβρὴν δ' <u>ἐξελάσεις</u> ὄφιον ἐπιλωβέα κῆρα	
51-53. ναὶ μὴν καὶ <u>βαρύοδος</u> ἐπὶ φλογὶ ζωγρηθεῖσα <u>χαλβάνη</u> ἄκνηστὶς τε καὶ ἡ πριόνεσσι τομαίη <u>κέδρος</u>	
421 [chélydre]. τὸ δ' ἀπὸ χροὸς ἐχθρὸν ἄηται	

Si l'on se concentre spécifiquement sur la comparaison avec Nicandre²⁹ et sur des points de détail, on peut voir apparaître d'autres caractéristiques intéressantes du travail de Virgile. Le poète propose d'effectuer des fumigations avec deux produits : le galbanum³⁰ et le *cedrus*³¹. Virgile a fait un choix³² dans la liste beaucoup plus étendue des substances repoussant les serpents³³ ; de même

²⁷ Quint., X, 1, 87.

²⁸ « Apprends aussi à brûler dans tes étables le cèdre odoriférant et à en chasser par les vapeurs du galbanum les chélydres malfaisants. » trad. E. de Saint-Denis, CUF.

²⁹ Si l'on relit le passage de Nicandre sur les fumigations on verra qu'il s'inscrit dans une séquence didactique longue et très cohérente où le poète énumère, en fonction des situations, toute une série de moyens pour se prémunir des reptiles nocifs.

³⁰ Le galbanum est une résine gomme issue de la tige d'une ombellifère d'Asie centrale, la fêrulle gommeuse ou *Ferula galbaniflua*. Cf. R. Billiard, *L'agriculture dans l'Antiquité d'après les Géorgiques de Virgile*, Paris, 1928, p. 536.

³¹ Nicandre (52-53) parlait de « sciure de *kedros* », (τομαίη / κέδρος) ; cette poudre n'était sans doute pas issue du « cèdre » proprement dit c'est-à-dire le cèdre du Liban (*Cedrus libani*). Théophraste (*H. P.*, III, 12, 4) explique bien que l'appellation κέδρος sert en grec à désigner à la fois l'ἄρκουθος (« genévrier ») et le κέδρος au sens strict qui est le *Juniperus oxycedrus* plus connu sous l'appellation commune « cade », bien répandu dans les régions méditerranéennes et communément utilisé sous forme de poudre ; cf. R. Billiard, *op. cit.*, p. 471 ; R. A. B. Mynors, éd. cit., p. 244 (*Juniperus*). Théophraste précise (*ibid.*) bien qu'il est εὐώδης. Il convient donc de traduire ainsi la séquence : « Apprends aussi à brûler dans les étables le cade odoriférant et à chasser avec l'effluve du galbanum les chélydres nauséabonds. »

³² Sur ce principe, voir P. Thibodeau, *Playing the Farmer. Representations of Rural Life in Vergil's Georgics*, Berkeley – Los Angeles – Londres, 2011, p. 123.

³³ Voir Nic., *Ther.*, 35-54 ; Plin., XXIV, 22 ; *Geop.*, XIII, 8, 1-3 Lelli ; P. Eg., V, 1 ; sur le galbanum, cf. Dsc., III, 83, 2 ; Luc., IX, 916 : même Lucain énumère davantage de substances dans son excursus sur les Psylles en IX, 915-921. Voir G. Ducourthial, *Flore magique et astrologique de l'Antiquité*, Paris, 2003, p. 219-221.

qu'il a ici limité les serpents à quatre espèces, il a sélectionné deux substances emblématiques pour des raisons qui sont sans doute essentiellement d'ordre poétique (allitérations en [k] et [g]) : c'est son sens de la mesure qui apparaît ici et sa capacité géniale à choisir les quelques éléments qui vont concentrer l'expression poétique pour frapper durablement les esprits.

On peut repérer dans ces deux vers toute une série de parallèles entre Virgile et Nicandre ; le tableau précédent fait apparaître la densité des échos³⁴. Virgile imite notamment Nicandre en laissant le galbanum *eadem sede*, à l'attaque du vers (*χαλβάνη* / *galbanoque*). Il a, par contre, innové en déplaçant l'adjectif βαρύοδος qui, chez Nicandre³⁵, qualifiait le galbanum : il l'a rattaché aux serpents chélydres : *gravis... chelydros*. L'utilisation de *gravis* avec le sens de « nauséabond » ne fait pas de doute³⁶ : plusieurs parallèles³⁷ permettent de s'en assurer³⁸. Ce n'est donc plus le galbanum qui est nauséabond, ce sont les chélydres. Or ce qui est particulièrement plaisant dans cette modification c'est bien le fait que Virgile a vu l'antithèse possible entre l'odeur suave du cade et la puanteur du chélydre ; il a aussi vu la possibilité de chasser les serpents avec une odeur repoussante comme la leur – il a une approche très « sensitive » et artiste des choses : c'est pourquoi il fait intervenir ici des chélydres, alors qu'en réalité il n'y a pas lieu de citer un zoonyme aussi précis dans un passage sur les mesures prophylactiques, les Anciens n'ayant jamais préconisé – à ma connaissance – des fumigations spécifiques en fonction des espèces. L'odeur pesante et désagréable du galbanum et l'odeur agréable (*odoratum*) du *cedrus* créent un contraste avec ces serpents nauséabonds (*graves*)³⁹ : il s'agit d'une relecture poétique des textes spécialisés. Par contre Lucain, dans un contexte similaire⁴⁰, va réintroduire un *gravis* qualifiant non pas les reptiles mais le produit en cours de combustion : *et larices fumoque grauem serpentibus urunt / habrotonum*⁴¹. Il cultive visiblement, mais on le savait déjà, l'art du décalage.

Mais Virgile, dans ce passage, a dû aussi être sensible à une autre caractéristique du chélydre qui convenait bien au contexte de fumigation ou qui lui a été suggéré par lui, le fait que cet animal se déplacerait en laissant échapper une fumée (*sic*) : le chélydre est en effet un serpent fumant et malodorant que l'on combat avec d'autres fumées odorantes. Or, si ce point est confirmé – et l'on va voir qu'il l'est –, Virgile écrit en ayant en tête un passage très précis des *Theriaca* de Macer.

Au départ Virgile a évidemment trouvé *chelydros* chez Nicandre qui connaît aussi cet animal sous l'appellation δρύνιας et tient χέλυδρος pour un synonyme d'ὕδρος⁴². L'utilisation de ce zoonyme d'origine grecque est la seule fantaisie lexicale que s'autorise ici Virgile : il se cantonne en effet généralement aux termes génériques ou communs (*anguis, serpens, draco, uipera, coluber*)⁴³ et

³⁴ Voir I. Gualandri, art. cit., p. 719-720 : pour *disce*, cf. Nic., *Ther.*, 396 : τεκμαίρεν (= μάθανε) ; 700 : πείθεο ; pour *galbanus*, cf. Nic., *Alex.*, 555 : ῥίζα τε χαλβανόεσσα ; pour *odoratus*, cf. *Ther.*, 41 : ἔνοδμον.

³⁵ Nic., *Ther.*, 51. Cf. déjà Th., *H. P.*, IX, 7, 2 (βαρύτερον) comme le signalait W. Richter (éd.), Vergil, *Georgica*, Munich, 1957, p. 312 ; puis Dsc., III, 83 (ὄσμη βαρεῖα).

³⁶ Et ce malgré Nonius Marcellus, p. 492 Lindsay, qui assimile *gravis* à *nocens*. Voir S. Rocca, « Serpenti », dans *Enciclopedia Vergiliana*, Vol. 4, Rome, 1988, p. 799. Cela correspond du reste tout à fait au sens de βαρύοδος en grec : βαρύς signifie « fort, lourd » d'où « désagréable, nauséabond » (schol. *ad loc.* (a) : βαρύοδος : δυσαιής. Cf. *Alex.*, 338 : βαρύπνοος).

³⁷ Notamment Nic., *Ther.*, 421 ; Philum., *De uen. anim.*, 25, 1, p. 31 Wellmann ([δρύνια] εἰσι δὲ δυσώδεις) ; P. Eg., V, 14. Voir déjà R. Billiard, *op. cit.*, p. 429 ; R. F. Thomas, éd. cit., II, p. 119 ; R. A. B. Mynors, éd. cit., p. 244. Sur ce thème, voir notre contribution « Figures du serpent nauséabond », dans B. Nicolas (éd.), *La ruse d'Isothée* (à paraître).

³⁸ Verg., *En.*, VII, 753 : *uipereo generi et grauius spirantibus hydrys* ; et, après Virgile, Sil., I, 412 : *tactuque graues sopire chelydros* ; Palladius, I, 35, 11 (*fumi graueolentis*) ; Cul., 166 (*gravis aere*).

³⁹ Virgile recherche encore un effet de contraste, *infra*, p. 8, à propos des couleurs.

⁴⁰ Luc., IX, 920-921.

⁴¹ « et l'on y brûle le mélèze et l'aurone dont la fumée est nuisible aux serpents... » trad. A. Bourgery – M. Ponchont, CUF.

⁴² Nic., *Ther.*, 411 ; 414.

⁴³ Voir S. Rocca, « Serpenti », art. cit., p. 798.

ne reproduit pas les noms techniques issus du grec qui existent pourtant en translittération et constituent un riche vivier où Lucain ira par contre puiser sans retenue⁴⁴. La place de *chelydros* dans le vers est une autre marque de l'emprunt effectué par Virgile car Nicandre place deux fois la forme χέλυδρον *eadem sede* (*Ther.*, 411 ; 414)⁴⁵. Virgile avait d'ailleurs déjà placé *chelydrus* à cet endroit dans un vers du chant II (*nigris... chelydris*)⁴⁶. Ce passage, consacré aux types de sols, contient d'ailleurs une curieuse mention de ces serpents sur laquelle il vaut la peine de s'attarder⁴⁷ :

*Et tofus scaber et nigris exesa chelydris
creta negant alios aequae serpentibus agros
Dulcem ferre cibum et curuas praebere latebras*⁴⁸.

Serv., II, 214 : nigris] nocentibus, *noxiiis*.

Serv., II, 215 : negant] scilicet Solinus et Nicander, qui de his rebus scripserunt.

Philinus conj. Knaack

On ne peut pas ici se raccrocher à un parallèle exact tiré des littératures agronomique⁴⁹ ou « ophiologique »⁵⁰ ce qui ne facilite pas la compréhension de ce passage étrange⁵¹. Contrairement à l'information fournie par le commentaire servien, Nicandre ne signale pas les terrains de ce type comme étant particulièrement propres aux chélydres et aux serpents en général ou, du moins, cela ne figure pas sous cette forme dans les *Thériaques*⁵². Par contre, si l'on creuse un peu la question, on peut constater que Nicandre s'est attardé sur l'habitat du *seps* et a énuméré dans le prolongement quelques biotopes qui pourraient être à l'origine du passage de Virgile : il dit en effet que dans les « rocailles et les tertres de pierre » se trouvent des serpents τρηχεῖς καὶ ἔμπυροι, « rugueux et couleur de feu »⁵³. Les serpents héritent des qualités du milieu : il existait, dans l'école

⁴⁴ Voir notre contribution « Science, mythe et poésie dans le « Catalogue des serpents » de Lucain (*Phars.* IX, 700-733) », *Pallas*, 78, 2008, p. 257-277.

⁴⁵ Il est vrai qu'ὄδρος est aussi souvent à cette place dans le vers grec : voir Hom., *Il.*, II, 723 ; Euphor., fr. 63 Groningen.

⁴⁶ Verg., *G.*, II, 214. Lucain fera de même en XI, 711.

⁴⁷ Verg., *G.*, II, 214-216.

⁴⁸ « le tuf raboteux et la craie minée par de noirs chélydres attestent qu'aucun autre fonds ne procure comme eux aux serpents une agréable nourriture et des retraites tortueuses. » trad. E. de Saint-Denis, CUF.

⁴⁹ Aucun parallèle utilisable chez Varr., *R.*, I, 9, dans le chapitre sur les types de sol. Les *Géoponiques* (XII, 3 Lelli) déconseillent les terrains rocaillieux (τραχεῖα) et argileux (ἀργιλλώδης) pour les jardins sans évoquer les reptiles. M. Erren, éd. cit., p. 405 pense que *dulcem cibum* renvoient aux proies des couleuvres vivant dans ce biotope (« *im Schilf der Lehmgrube* »), mais *cibum* pourrait renvoyer à des herbes dont certains serpents sont censés se repaître : voir *infra*, p. 20. Pour d'autres réflexions sur les plantes à serpent pouvant pousser sur ces sols, voir W. Richter, éd. cit., p. 215 ; voir aussi P. Luccioni, « L'herbe au serpent », *Anthropozoologica*, 47/1, 2012, p. 157-176.

⁵⁰ On ne peut exclure que cette idée ait figuré dans les *Ophiaka* de Nicandre ou chez Aemilius Macer : voir M. Erren, éd. cit., p. 405.

⁵¹ Selon E. de Saint-Denis, qui a pourtant traduit par « craie » (éd. cit., p. 27), *creta* désignerait ici l'argile (*ibid.*, p. 96 ; cf. M. G. Bruno, *Il lessico agricolo latino. Seconda edizione*, Amsterdam, 1969, p. 20, n°20 : *creta* = argilla da vasai ; M. Erren, éd. cit., p. 122), mais le rapprochement *tofus/creta* pourrait inviter à envisager un partage de qualités (sur la porosité du tuf : cf. Vitr., II, 7, 2 ; Plin., XXXVI, 166-167) et on penserait plus volontiers pour *creta* à de la craie ou à du calcaire (cf. R. F. Thomas, éd. cit., I, p. 196 : « *in tufa and chalkey soil* »), sensible comme le tuf aux attaques acides. Cf. néanmoins *Geop.*, XII, 3 (*supra*, n. 49).

⁵² Il se peut que Servius ait hasardé une information vraisemblable sans penser vraiment à un passage précis : le *scilicet* est aussi suspect que le *qui de his rebus scripserunt* est vague (= *de serpentibus* ?). D'après D. Paniagua Aguilar, « *Solinus et Nicander, qui de his rebus scripserunt* (Serv. *ad Georg.* 2. 215) : Solino como autoridad ofiológica en el comentario de Servio », dans G. Hinojo Andrés – J. C. Fernández Corte (éds), 'Munus quaesitum meritis'. *Homenaje a Carmen Codoñer*, Salamanque, 2007, p. 685-693, il pourrait s'agir d'une notice de Solin si l'on observe l'orientation ophiologiques de certaines informations des *Collectanea*. Pourtant il est peu vraisemblable que Servius ait cité ici deux auteurs postérieurs à Virgile ; *Solinus* est donc probablement une forme corrompue dans un passage dont la syntaxe n'était peut-être déjà pas très claire pour le commentateur (?).

⁵³ Nic., *Ther.*, 150-151. Trad. J.-M. Jacques, CUF.

aristotélicienne et notamment chez Théophraste⁵⁴, des théories liant la couleur des serpents et leur nocivité à ces différents types de terrain⁵⁵ ; c'est manifestement la source de Virgile pour ce passage.

On voit donc à nouveau par là qu'il a profondément réadapté sa source en changeant les types de sol, en pensant à des référents italiens (*tofus*) et introduisant des serpents spécifiques (*chelydris*). Virgile s'est montré sensible au contraste chromatique entre *tofus* (noir ?)⁵⁶ et *creta* (blanc ?), entre la *creta* et les chélydres noirs⁵⁷. Mais *exedo* signifiant « ronger, grignoter », quel pourrait donc bien être le sens de l'expression *nigris exesa chelydris* ? Que faut-il comprendre dans la traduction « la craie rongée/grignotée par de noirs chélydres » ? Cette curiosité est peut-être un exemple assez rare de passage où Virgile suit davantage Aemilius Macer que Nicandre comme on peut le penser si l'on examine le fragment 57 Hollis (8 Courtney)⁵⁸ :

<p style="text-align: center;"><i>Seu terga exspirant spumentia uirus seu tractus fumat qua taeter labitur anguis.</i></p> <p><i>terra fumat codd., fumat tellus Morel, tractus Nisbet, tellus fumat Dalhmann, †terra† Courtney</i></p>	<p>« ... soit que leur dos écumants excrète le venin, soit que fume le tracé par où se glisse le serpent infect. » trad. de l'auteur.</p>
---	---

Ce fragment offre un point de contact extrêmement précieux avec le texte de Virgile car ce détail bizarre du sol qui fume n'apparaît pas chez le poète de Colophon ou plutôt il pourrait résulter d'une réflexion menée ensuite sur le ἔμυροι⁵⁹ qualifiant les serpents *seps* au v. 151. Virgile aura vu l'occasion de rappeler le trait inauguré (?) par Macer à propos des chélydres, variante possible de la trace humide prêtée aux serpents⁶⁰ ; il a substitué les chélydres à un zoonyme générique en fusionnant ce trait avec la mention des sols favorables aux serpents.

Le fr. 57 est aussi, selon toute vraisemblance, à l'origine d'un vers du *Culex*⁶¹ et d'un autre de Lucain⁶², *tractique uia fumante chelydri*⁶³, comme le montrent la reprise de *tractus* par *tracti* (si du

⁵⁴ Voir J.-M. Jacques, éd. cit., p. XXXI et 95. Cf. Ps.-Arstt., *Mir.*, 164 (846 b) ; Th., fr. 10 a-b Jacques (= Prisc., *Sol.*, 9, p. 97 Bywater) ; Plin., VIII, 85 : *quod ad serpentes attinet, uulgatum est colorem eius plerasque terrae habere, in qua occultentur.*

⁵⁵ Cf. Prisc., *Sol.*, 9, p. 97 Bywater : *in montanis uero et asperis locis, sicut in aridis et calidioribus, omnes mordaciores eo quod magis fortes.* Cette théorie des venins sous-tend le tableau du « serpent de Calabre ».

⁵⁶ Virgile pense-t-il au tuf noir de Campanie ou au pépérin d'Albe ? Les carrières d'Albe (« la blanche ») donnent une pierre noire. Voir Vitr., II, 7, 1 ; 3.

⁵⁷ Voir *supra*, p. 7.

⁵⁸ M. Erren, éd. cit., p. 404.

⁵⁹ Si J.-M. Jacques traduit par « couleur de feu », L. Bodson (*L'interprétation des noms grecs et latins d'animaux illustrée par le cas du zoonyme seps-seps*, Bruxelles, 2009, p. 64) a choisi « ardents » ; les scholies (*in Nic., Ther.*, 151d) tentent de rattacher ce terme à l'action du venin et aux symptômes d'inflammation ce qui peut se comprendre compte tenu du référent théophrastéen : on pourrait donc hésiter entre la simple adaptation au milieu et une théorie des venins... A-t-on tiré « fumants » du ἔμυροι et des exhalaisons signalées au v. 421 : τὸ δ' ἀπὸ χροῶς ἐχθρὸν ἄηται ? E. Courtney (éd. cit., p. 296) ajoute que le terme αἰθαλόεις (voir *infra*, p. 9) aurait pu également favoriser cette interprétation ; on le suivra volontiers.

⁶⁰ Cf. Isid., *Orig.*, XII, 4, 45 : *serpentium humida sunt corpora, adeo ut, quaque eunt, uiam humore designent.*

⁶¹ *Cul.*, 181 : *manant sanguineae per tractus undique guttae.*

⁶² Luc., IX, 711. Voir H. Dahlmann, *op. cit.*, p. 19 ; C. R. Raschle, 'Pestes harenae': *die Schlangenepisode in Lucans Pharsalia (IX 587-949): Einleitung, Text, Übersetzung, Kommentar*, Francfort/Main – Berlin – Berne, 2001, p. 231 ; C. Wick (éd.), M. Annaeus Lucanus, *Bellum civile. Liber IX. Kommentar*, Leipzig, p. 292 ; S. Barbara, art. cit., p. 268 ; L. Landolfi, « Stratigrafie multiple e suggestioni dotte: l'esempio di Luc. *Phars.* 9, 700-733 », dans L. Landolfi – P. Monella (éds), 'Doctus Lucanus'. *Aspetti dell'erudizione nella Pharsalia di Lucano*, Bologne, p. 124.

⁶³ C'est Isidore de Séville (*Orig.*, XII, 4, 24) qui a transmis ce fragment dans un passage assez confus où il cite à la fois Lucain et Macer : *Chelydros serpens, qui et chersydros, quasi †cerim†, quia et in aquis et in terris moratur; nam χέρσον dicunt Graeci terram, ὕδωρ aquam. Hic per quam labitur terram, fumare facit; quam sic Macer describit [fr. 57] Et Lucanus [v. 711]. On peut émender la *crux* sur la base de Serv., *G.*, 415 : *chelydros serpens quasi chersydros quia et in aquis et in terris moratur.* Cf. Comm. Bern., IX, 710 ; Adnot. Luc., IX, 710. L'idée du fragment de Macer reformulée par Isidore est *hic per quam labitur terram, fumare facit.* Or cette formulation est précisément celle qui figure à la fois dans le fragment de Macer (*qua... labitur*) et dans les *Adnotationes* (IX, 711) à propos de « *fumante chelidri* » : *nam quacumque labatur (labitur U), ui ueneni dicitur terra fumare.* Comme Isidore a confondu dans son commentaire les gloses du chersydre et du chélydre et*

moins l'on suit la correction de Nisbet) et le remplacement de *fumat* par *fumante*. Or, comment le sol pierreux évoqué par Virgile en II, 214 pourrait-il être rongé autrement que par le pouvoir corrosif du chélydre ou plutôt de son venin comme cela est induit par ce fr. 57 qui suggère une capacité du serpent à excréter un venin caustique⁶⁴ ? Virgile lui-même, deux vers plus loin (II, 217), insère dans un contexte certes quelque peu différent l'image de la terre qui fume⁶⁵ : ce ne peut être totalement un hasard : *quae (terra) tenuem exhalat nebulam fumosque uolucris*⁶⁶. C'est que le passage de Macer lié aux serpents et l'hypotexte lucrétien (*tellus fumare uidetur*)⁶⁷ – ayant également influencé Macer – ont suggéré au poète de Mantoue l'emploi de cette image dans le passage suivant justement la mention des chélydres.

Il y a, dans ce fragment, d'autres détails intéressants autour du syntagme *taeter anguis* : d'abord le placement d'*anguis* en fin de vers qui s'observe ici est typiquement « virgilien »⁶⁸ : cette habitude pourrait donc résulter de l'influence de Macer. Par ailleurs *taeter* – qui lui est typiquement lucrétien⁶⁹ – sert aussi à qualifier des odeurs infectes, pestilentielles⁷⁰ de sorte que *taeter anguis* peut aussi être un équivalent de *gravis anguis* : ces deux points font bien apparaître une filiation Lucrèce-Macer-Virgile qui est une variante de la filiation directe Lucrèce-Virgile de même qu'il y a une filiation Nicandre-Virgile et une variante passant par Macer. Ce fragment de d'Aemilius Macer atteste donc, on le voit, une réflexion commune (simultanée ?) avec Virgile sur les données ophiologiques – en l'occurrence le chélydre – et une influence partagée de la poétique lucrétienne.

Enfin la couleur des chélydres est un autre point intéressant du vers 411. *Niger* peut signifier « pernicieux »⁷¹, mais s'explique davantage ici par la couleur de l'animal chez Nicandre. En effet, même si une livrée similaire est signalée à plusieurs reprises dans les *Thériaques* à propos des vipères (129-130) ou des cobras (174), nous avons clairement affaire à un emprunt spécifique au vers décrivant le chélydre⁷² : *αἰθαλόεις μὲν ὄντα*. Or l'adjectif *αἰθαλόεις* n'a pas le même sens dans la poésie épique (« fuligineux ») et chez Nicandre qui est le premier à lui donner clairement le sens de « noir »⁷³. Virgile se positionne donc en *poeta doctus*, en philologue, et prend lui aussi position en donnant à *αἰθαλόεις* ce sens strict (*niger*) qui atteste du décalage des emplois hellénistiques par

les a fusionnées, il n'y a pas lieu de penser qu'il est lui-même, dans ce cas, à la source de la glose des *Adnotationes*, mais plutôt qu'il a puisé de façon maladroitement dans un recueil de scholies : on peut penser qu'il a utilisé une édition commentée de Lucain (voir aussi M. Leigh, « Lucan and the Libyan Tale », *JRS*, 90, 2000, p. 104, n. 75) où figurait encore une scholie complète du « proto-commentaire » avec citation de Macer : c'est d'ailleurs pourquoi il aboutit à la citation de Lucain : dans l'état actuel des scholies lucaniennes la citation de Macer a disparu, mais la formulation utilisée dans les *Adnotationes* prouve que l'enchaînement présent chez Isidore (reformulation de l'idée puis citation de Macer puis citation de Lucain) devait déjà s'y trouver sous la forme : glose au vers de Lucain avec reformulation de l'idée et citation de Macer.

⁶⁴ C'est parce qu'ils sont ἔμπυροι qu'ils peuvent agir sur le tuf comme le feu peut le faire : cf. Vitruv., II, 7, 2 à propos de l'action du feu sur les pierres de Tibur ; on pourrait déceler un arrière-plan de références lucrétiennes (VI, 921 sqq.) dans ces allusions aux effluves, aux corps poreux qui se délitent à cause du vide qui se trouve en eux, sont rongés (cf. part. VI, 926), et jusqu'aux épidémies qui se répandent par un processus de transfert invisible.

⁶⁵ C. R. Raschle, *op. cit.*, p. 231 et L. Landolfi, art. cit., p. 125 interprètent les vers 217-218 comme se référant aux chélydres, mais ce passage est sans lien direct avec les reptiles : voir C. Wick, *op. cit.*, p. 292.

⁶⁶ « Mais une terre qui exhale un léger brouillard et de voltigeantes fumées... » trad. E. de Saint-Denis, CUF.

⁶⁷ Lucr., V, 464 (contexte totalement différent, sans lien avec des serpents). Voir W. Morel, art. cit., p. 379 ; C. Salemme, art. cit., p. 127 ; J.-P. Néraudau, art. cit., p. 1721 ; C. Wick, *op. cit.*, p. 292.

⁶⁸ Verg., B., VIII, 71 ; G., I, 205 ; 244 ; II, 154 ; III, 38 ; IV, 482 ; *En.*, II, 205 ; 379 etc.

⁶⁹ *Taeter* est particulièrement adapté au serpent : voir D. Camardese, « Lucr. V 1302 e promemoria semantica di *taeter* », *Paidéia*, 63, 2008, p. 83-105 (repris dans *Il mondo animale nella poesia lucreziana tra topos e osservazione realistica*, Bologne, 2010, p. 309-330, part. p. 323).

⁷⁰ Cf. Lucr., VI, 1156 : *taetrum odorem*.

⁷¹ Serv., G., II, 214. Cf. R. Billiard, *op. cit.*, p. 429.

⁷² Nic., *Ther.*, 420 : « Il a le dos couleur de suie... » trad. J.-M. Jacques, CUF.

⁷³ Cf. schol. *ad loc.* : μέλας. Voir F. Ritter, *De adiectivis et substantivis apud Nicandrum homericis*, Göttingen, 1880, p. 7-8 ; J.-M. Jacques, éd. cit., p. 34, n. au v. 420.

rapport à la poésie homérique. Le détail n'est pas nécessairement incompatible avec les réalités naturelles : on connaît des espèces où les cas de mélanisme sont très répandus comme par exemple la Couleuvre verte et jaune (*Coluber viridiflavus*)⁷⁴. Comme les Colubridés excrètent souvent des substances malodorantes, on aurait pu y voir un dangereux *uirus*.

2/ Suite de la séquence 414-424 : élimination des serpents et assainissement des étables

Virgile élabore ensuite une séquence originale (416-420), sans parallèle connu, où il met en scène un pâtre débusquant un serpent dans la litière des bêtes de l'étable⁷⁵. Cette séquence prend logiquement place dans une partie qui a commencé en III, 284 et qui concerne l'élevage des ovins et des caprins. Il est évident que Virgile pense ici au départ à l'activité pastorale comme l'indique encore l'utilisation de *pastor* au v. 420, mais le vers 419 (*pestis acerba boum*) montre que l'étable des bovins vient ponctuellement se superposer à cette image première mentale et qu'il faut peut-être envisager l'idée que ces conseils puissent être valables pour les deux types d'élevage.

*Saepe sub immotis praesepeibus aut mala tactu
uipera delituit caelumque exterrita fugit,
aut tecto assuetus coluber succedere et umbrae
(pestis acerba boum) pecorique adspargere uirus
fouit humum*⁷⁶.

Le lien avec le passage précédent se fait de façon implicite : il s'agit d'une relation causale : il y a lieu de chercher à chasser les serpents car ils se cachent parfois dans les étables⁷⁷. Le groupe *immotibus praesepeibus* est finalement une injonction à nettoyer le lieu⁷⁸ ; il rapproche les serpents des saletés et des miasmes en liant stagnation, immobilité et présence de reptiles funestes. Mais Virgile abandonne les fumigations préventives pour passer à un autre type de défense et de situation : le face-à-face violent avec le serpent. Cette séquence est peu nicandréenne, sans doute davantage lucrétienne : *mala tactu*, par exemple, est une liaison de mots qui se retrouve *eadem sede* chez Lucrèce (II, 408), mais avec une syntaxe complètement différente⁷⁹.

Pour souligner les différences avec Nicandre on peut aussi mettre l'accent sur deux détails. Dans le vers 427 tout d'abord, qui a surtout retenu l'attention en raison de l'hendiadyn (*aut tecto assuetus coluber succedere et umbrae*)⁸⁰, Virgile intègre un trait qui n'est pas documenté par Nicandre,

⁷⁴ U. Gruber, *Guide des serpents d'Europe, d'Afrique et du Moyen-Orient*, Neuchâtel – Paris, 1992, p. 96-99.

⁷⁵ Les remarques du *dominus* au *uilius* chez Phaed., 41, 22-24, montrent que la santé des bœufs et l'entretien des étables étaient des points liés et surveillés.

⁷⁶ « Souvent sous la litière qui n'a pas été remuée, se cache la vipère, mauvaise quand on la touche ; elle y cherche un refuge contre le jour qu'elle redoute ; ou bien la couleuvre, cruel fléau des bœufs, accoutumée à se glisser dans un abri plein de d'ombre et à répandre son venin sur le bétail, se tient blotti sur le sol. » trad. E. de Saint-Denis, CUF.

⁷⁷ On pourrait aussi déceler une injonction du type : *disce mouere praesepeis*. Mais Virgile qui a senti la proximité sonore de *praesepeis* et de *saepe* intègre à l'attaque cet adverbe typique du genre didactique (πολλάκις).

⁷⁸ Cf. Col., *Rust.*, VII, 4, 6 : *Nec tantum caeno aut stercore, sed exitiosis quoque serpentibus tecta liberentur.*

⁷⁹ Cf. aussi, peut-être, une expression comme *aspera tactu* également lucrétienne (Lucr., VI, 1150) : peut-être que *mala tactu* ne signifie pas « mauvaise à toucher », d'ailleurs assez faible, mais plutôt « malfaisante/pernicieuse pour qui la touche » au sens de « malsaine au toucher » avec l'idée d'une transmission possible par le contact d'un symptôme putréfiant comme cela s'observe à propos du chélydre chez Apollodore et Aristoxène *ap. El., N. A.*, VIII, 7), situation qui s'accorderait avec l'arrière-plan épidémiologique du passage. Pour un sens plus vague, cf. le *malus anguis* du vers 725 et l'adjectif ὀλοόφρων utilisé par Hom., *Il.*, II 723 pour qualifier un serpent d'eau : ὀλοόφρονος ὕδρου (voir M. L. Sancassano, *Il serpente e le sue immagini. Il motivo del serpente nella poesia greca dell'Iliade all'Oresteia*, Côme, 1997, p. 51-52) ou simplement l'emploi d'ὀλοός chez Nicandre en liaison avec les crochets ou les morsures (voir par exemple *Ther.*, 194 ; 326 ; 653 etc).

⁸⁰ R. F. Thomas, éd. cit., t. II, p. 120.

mais qui peut être compris grâce à une information rapportée par Isidore de Séville⁸¹ : le groupe *assuetus umbrae* peut en effet s'expliquer par l'étymologie de *colubra/coluber* conformément à une technique employée de temps en temps par Virgile, surtout pour les noms propres⁸² :

*colubrum ab eo dictum quod colat umbras, uel quod in lubricos tractus flexibus sinuosis labatur. Nam lubricum dicitur quidquid labitur dum tenetur, ut piscis, serpens*⁸³.

La mention d'une couleuvre *assuetus umbrae* montre que l'étymologie signalée par Isidore avait déjà cours à l'époque augustéenne. Il n'est pas impossible que ce trait ait déjà figuré chez Aemilius Macer – qui avait nécessairement réfléchi sur les ophionymes latins –, mais on ne peut évidemment en fournir la preuve. Virgile réutilise ces données lorsqu'il évoque à nouveau une couleuvre (*coluber*) dans un passage de l'*Énéide* dont on reparlera plus loin : *frigida sub terra tumidum quem bruma tegebat*⁸⁴.

Les mots *pecorique adspargere uirus*⁸⁵ font allusion à la croyance antique selon laquelle certains serpents mordent et injectent un venin tandis que d'autres le secrètent, le répandent⁸⁶ et empoisonnent leurs victimes par le contact, par leur langue humectée⁸⁷ ou par morsure simultanée⁸⁸. Par ailleurs le vers 419 où il est question du pouvoir nocif de *coluber* (*pestis acerba boum*)⁸⁹ trouve un écho dans un passage de Julius Africanus⁹⁰ où il est question du pouvoir néfaste du crapaud (φρῶνος)⁹¹ dans les étables à chevaux – le passage relève donc des *hippiatrica* : ce passage, même si l'animal nocif est différent, éclaire étonnamment le texte de Virgile⁹² :

⁸¹ Isid., *Orig.*, XII, 4, 2. Voir R. Maltby, *A Lexicon of Ancient Latin Etymologies*, Cambridge, 2006², s.v. *coluber*, p. 141.

⁸² Sur le procédé, voir J. J. O'Hara, *True Names. Vergil and the Alexandrian Tradition of Etymological Wordplay*, Ann Arbor, 1996, mais cet exemple n'y figure pas.

⁸³ « *Coluber* (couleuvre) vient de ce qu'elle fréquente l'ombre (*colat umbras*) ou de ce qu'elle se coule en ondulations sinueuses par des tractions qui la font glisser (*lubricos*). *Lubricus* se dit en effet de tout ce qui glisse (*labitur*) quand on le tient, comme le poisson, le serpent. » trad. J. André.

⁸⁴ Verg., *En.*, II, 472 : « le froid hiver le cachait tout gonflé sous la terre » trad. J. Perret, CUF. Dans ce type de situation, pour les Anciens, le gonflement est lié à la production de venin. Pour une reprise de *tectus* associé à *coluber*, voir Col., *Rust.*, X, 390.

⁸⁵ Voir M. Erren, éd. cit., p. 731, qui signale un parallèle lucrétien (I, 719).

⁸⁶ Par exemple Verg., *En.*, II, 221 à propos de *dracones* merveilleux : [Laocoön] *perfusus sanie uitas atroque ueneno*. Sur cette question voir J. Trinquier, « La fabrique du serpent *draco* : quelques serpents mythiques chez les poètes latins », *Pallas*, 78, p. 241 sqq.

⁸⁷ Cf. Her., IV, 62 (*lingua aspergere*).

⁸⁸ Ce trait apparaît à propos du cobra en liaison avec une étymologie fantaisiste d'*aspis* (< *adspargere*) mais aussi pour le *natrux* qui est une couleuvre censée empoisonner les eaux : voir Isid., *Orig.*, XII, 4, 12 et 25.

⁸⁹ Pour la nocivité de la couleuvre ; cf. Cic., *Ac.*, II, 120 : *cur deus [...] tantam uim natricum uiperarumque fecerit* ; Cels., V, 27, 3 : *ideoque colubra ipsa tuto estur, ictus eius occidit*.

⁹⁰ J. Afr., *Cestes*, III, 33 Vieillefond = D58 Wallraff = *Hippiatrica Cantanbrigiensia*, 71, 35.

⁹¹ Sur le caractère pernicieux de la rainette (φρῶνη) et du crapaud (φρῶνος), voir Arstt., *H. A.*, IX, 40, 626 a (souffle du φρῶνος nuisible aux abeilles) ; Nic., *Alex.*, 567-572 ; Prop., III, 6, 27 ; Androm., *Ther.*, 28 (φρῶνος) ; Juv., I, 70 ; VI, 659 (*rubeta*) ; Plin., VIII, 110 (*rubetae*) ; XXXII, 50-51 (*rubeta*) ; El., *N. A.*, XVII, 12 (φρῶνη) ; cf. IX, 11 ; Philum., *De uen. anim.*, 36 (souffle venimeux du crapaud (φρῶνος) qui a un mode de vie comparable au chersydre) ; [Herm. Tr.] *Cyr.*, II, 42 (περὶ φρῶνου βατράχου) ; Ps.-Dsc., *Alex.*, 31 (φρῶνος) ; Aet., *Tetr.*, XIII, 37 ; 58 (φρῶνος) ; *Souda*, s.v. φρῶνος : ὁ ἀδιάπλαστος βάτραχος, καὶ ἐπίγραμμα ἄσπιδα, φρῶνον, ὄφιν καὶ Λαδικέας περίφουγε καὶ κῶνα λυσοσητήρα, καὶ πάλιν Λαδικέας.

⁹² Comparer *delituit... assuetus umbrae* et λάθη... ἐν ζοφῶδει τόπῳ : Virgile a-t-il transposé un trait qui existait pour le crapaud ou bien cette caractéristique valait-elle déjà pour les deux espèces ? A-t-il été influencé par le régime du chersydre (Nic., *Ther.*, 367) composé de grenouilles (βατράχοισιν) dont il va bientôt parler (v. 431 : *ranis*) ? Voir *infra*, p. 17. Ou plutôt est-ce la relation mystérieuse du souffle du crapaud qui l'a orienté vers la problématique des transferts et des épidémies étudiée par Théophraste dans son Περὶ δακετῶν (voir A. Zucker, « Théophraste à mots découverts : sur les animaux qui mordent ou piquent selon Priscien », dans D. Auger – É. Wolff (éds), *Culture classique et christianisme. Mélanges offerts à Jean Bouffartigue*, Paris, 2008, p. 337). Dans ce cas il est patent que l'odeur des serpents annonce le chersydre qui annonce l'épizootie.

Ἄφρικανοῦ· πρὸς τὸ μὴ ἀδικεῖσθαι κτήνη ὑπὸ φρύνου νύκτωρ ἢ ἐν ζοφερῷ τόπῳ ἐμφωλεύοντος προσφυσώμενα.

Ὁ φρῦνος προσφυσᾶν εἴωθεν τοῖς κτήνεσι χαλεπώτατα, ἦν που ἐν ἵπποστασίῳ λάθη ἢ ἐν ζοφώδει τόπῳ, καὶ νόσοι παρακολουθοῦσιν ἐκ τούτου λοιμικαὶ τοῖς ζῴοις καὶ οἰδήματα δυσίατα, ὡς ἀργεῖν πᾶσαν ἐπικουρίαν πρὸς τὸ δδαινόν. Χρὴ οὖν πρὸς τὸ μηδέποτε αὐτὸν τοιοῦτον δρᾶσαι πῦρ ἐν τοῖς ἵπποστασίοις διαρκῆς ὑφάπτειν· τουτὶ γὰρ τὸ ζῶον ὡς ἔλεγχον αὐτοῦ φοβεῖται τὸ πῦρ⁹³.

Si le souffle du crapaud peut nuire aux chevaux et aux abeilles, on ne voit pas pourquoi il ne serait pas nocif pour d'autres animaux comme les bœufs⁹⁴. D'ailleurs on peut lire chez Columelle que le souffle du serpent est susceptible de tuer les poussins⁹⁵ : il faudrait donc logiquement nettoyer régulièrement les poulaillers : on voit par là qu'il est possible envisager une catégorie assez large d'animaux dont l'haleine, pensait-on, pouvait nuire secrètement aux bêtes dans les fermes⁹⁶. Mais il existait surtout des théories qui associaient différents animaux au développement de *pestilentiae* – les serpents en font partie ; Virgile n'a pas développé ce point qui figure néanmoins explicitement dans les traités d'agronomie⁹⁷.

Cette capacité à répandre le venin nous conduit à l'empoisonnement des bêtes de l'étable et à la polarité miasmes/purification. C'est ici que la dimension épidémiologique apparaît clairement, notamment par le biais de l'incise *pestis acerba boum*. Elle se poursuivra avec la séquence suivante consacrée au « serpent de Calabre »⁹⁸.

On peut dire aussi que dans un chant qui s'ouvre par une invocation à Palès (III, 1) l'idée d'une fumigation pratiquée *in stabulis* rappelle inévitablement aux auditeurs/lecteurs romains la fête des *Parilia* et la purification des bergeries⁹⁹ : or le but premier de la procédure religieuse était d'éviter les maladies : *pelle procul morbos*¹⁰⁰. Lors de cette fête, en milieu rural, on devait nettoyer le sol de la bergerie avant pratiquer une fumigation purificatrice sur le troupeau¹⁰¹. À cet égard

⁹³ « D'Africanus : Pour que le bétail ne soit pas atteint par le souffle d'un crapaud qui se dissimule dans la nuit ou dans quelque endroit sombre. Le crapaud, en soufflant sur le bétail, lui fait d'habitude beaucoup de mal, lorsqu'il se cache dans l'étable à la faveur de la nuit ou dans quelque endroit obscur : il s'en suit pour les animaux des maladies pestilentielles et des tumeurs incurables, qui rendent tout secours inutile contre le mal. Il faut donc, pour que le crapaud ne détermine pas un tel fléau, allumer du feu en permanence dans les étables : cette bête craint le feu, qui révélerait sa présence. » trad. J.-R. Vieillefond.

⁹⁴ On s'étonnera du fait que les Latins nommaient précisément *ranae* une affection des bœufs, sorte d'ulcères de la langue : voir Col., *Rust.*, VI, 8.

⁹⁵ Col., *Rust.*, VIII, 5, 18 (*cauendumque ne a serpentibus adflentur, quarum odor tam pestilens est ut interimat uniuersos*) signalé par J. Trinquier, « La fabrique... », art. cit., p. 244. Columelle recommande des fumigations pour les protéger. Cf. aussi Col., *Rust.*, VIII, 14, 9 qui envisage le souffle de plusieurs animaux malodorants : *ne coluber, ne uipera faelesque aut etiam mustela possit aspirare, quae fere perniciosas ad interecionem prosternunt teneros*.

⁹⁶ Sur un lien durable entre air vicié et présence d'un serpent malodorant dans l'imaginaire médiéval, voir ce qui concerne le basilic et le dragon chez C. Lecouteux, *Les monstres dans la pensée médiévale européenne*, Paris, 1999, p. 60-64.

⁹⁷ Col., *Rust.*, I, 5 : « Une ferme ne doit pas être non plus située près d'un marais ou d'une route militaire. Les marais développent pendant les chaleurs de l'été des vapeurs nuisibles, et engendrent des insectes armés d'aiguillons, et dont les essaims nombreux assaillent l'homme. Les marais fourmillent encore de serpents et d'autres reptiles qui, privés de l'humidité de l'hiver, sortent de cette fange, mise en fermentation par les ardeurs du soleil. Tout cela occasionne souvent des maladies, dont les causes sont tellement cachées que les médecins eux-mêmes ne peuvent pas toujours les découvrir. » trad. Saboureux de la Bonnetterie dans M. Nisard (éd.), *Les agronomes latins : Caton, Varron, Columelle, Palladius*, Paris, 1864. Sur ce sujet, voir J. Trinquier, « La hantise de l'invasion pestilentielle : le rôle de la faune des marais dans l'étiologie des maladies épidémiques d'après les sources latines », dans I. Boehm – P. Luccioni (éds), *Le médecin initié par l'animal. Animaux et médecine dans l'Antiquité grecque et romaine*, Lyon, 2008, p. 149-195.

⁹⁸ On notera que la grenouille est proche du chersyde dans son cheminement funeste du marais à la terre ferme : voir Aet., *Tetr.*, XIII, 37 : ἐκ τῆς λιμνοβίου δὲ φύσεως μεταβεβηκὸς ἐπὶ τὴν χερσόβιον, φρύνος προσαγορεύεται, ἐμπερὸς τῷ χερσῦδρι, πρὸς δυσαχθῆ κάκωσιν τῶν ἐντυχανόντων.

⁹⁹ Ov., *F.*, IV, 739 sqq.

¹⁰⁰ Ov., *F.*, IV ; 763.

¹⁰¹ Ov., *F.*, 736 ; 739-740. Pour cette propriété du soufre, voir Plin., XXXV, 177 : *habet et in religionibus locum ad expiandas suffitu domos*.

l'action de la couleuvre chez Virgile ne manquera pas d'apparaître comme un processus d'empoisonnement auquel un nettoyage purificateur pourra remédier :

Ov., <i>F.</i> , 736 ; 739-740	<i>G.</i> , III, 418-420
<i>unda prius spargat, uirgaque uerrat humum...</i> <i>Caerulei fiant puro de sulphure fumi,</i> <i>tactaque fumanti sulphure balet ouis.</i>	<i>aut tecto assuetus coluber succedere et umbrae</i> <i>(pestis acerba boum) pecorique adspergere uirus</i> <i>fouit humum.</i>



Vergilius Vaticanus (Cod. Vat. Lat. 3225), f° 1, vignette 5 (Wikimedia Commons)

Dans la suite de la séquence, le poète invite le pâtre à tuer l'animal qui lui fait face¹⁰² : la description du serpent agonisant permet de caser une puissante poétique de la sinuosité où l'on sent poindre l'influence du *De rerum natura*¹⁰³.

<i>G.</i> , III, 420-424	Lucr., III, 657-663
<i>cape saxa manu, cape robora, pastor,</i> <i>tollentemque minas et sibila colla tumentem</i> <i>deice! iamque fuga timidum caput abdidit alte,</i> <i>cum medii nexus extremaeque agmina caudae</i> <i>soluuntur, tardosque trahit sinus ultimus orbis</i> ¹⁰⁴ .	<i>quin etiam tibi si, lingua uibrante, minanti</i> <i>serpentis cauda, procero corpore, utrumque</i> <i>sit libitum in multas partis discidere ferro,</i> <i>omnia iam sorsum cernes ancisa recenti</i> <i>uolnere tortari et terram conspargere tabo,</i> <i>ipsam seque retro partem petere ore priorem,</i> <i>uolneris ardenti ut morsu premat icta dolore</i> ¹⁰⁵ .

¹⁰² C'est peut-être cette scène qui a été représentée sur le f°1 du Virgile du Vatican (à moins qu'il s'agisse du serpent de Calabre) : les six miniatures, très dégradées, sont certes difficiles à utiliser, mais on distingue clairement sur la 5^{ème} un grand serpent faisant face à un homme : P. de Nolhac (*Le Virgile du Vatican et ses peintures*, Paris, 1897, p. 58-59) soutient qu'il s'agit d'Hercule et de l'Hydre, mais on peut comparer le carton aux scènes du *Supplément grec* 247 où des hommes sont attaqués par des serpents ou des insectes (f°6, 26, 31, 44). Il ressort de la comparaison qu'il s'agit plus probablement d'une scène des *Géorgiques*. Cf. *Cnl.*, 192 ; 194.

¹⁰³ Voir W. H. Shearin, « The Dark Serpent. A Note on Lucretius DRN 3.658 », *Mnemosyne*, 67, 2014, p. 900-910, qui propose de corriger dans ce passage *utrumque* en *et atro*. Pour la correction d'*utrumque* en *utrimque*, voir E. J. Kenney (éd.), Lucretius, *De rerum natura*, Book III, Cambridge, 2014², p. 160.

¹⁰⁴ « Prends dans ta main des pierres, prends un gourdin, berger, et, tandis qu'elle dresse ses menaces et enfle son cou en sifflant, abats-la ; déjà elle a fui et cache profondément sa tête apeurée, mais les nœuds du milieu de son corps et les chaînons du bout de sa queue sont brisés : une dernière ondulation traîne ses anneaux alanguis. » trad. E. de Saint Denis, CUF.

¹⁰⁵ « Et si, menacé par e dard vibrant d'un serpent / au grand corps dressé sur sa queue, il te plaît / de le tailler en plusieurs morceaux avec ton épée, / tu verras tous les segments fraîchement coupés / se tordre, asperger la terre de leur venin, et la partie antérieure se chercher en arrière / pour se mordre elle-même, tant la douleur la brûle. » trad. J. Kany-Turpin.

Il vaut la peine, en particulier, de s'attarder sur le vers 421 inspiré par la description du cobra en colère¹⁰⁶ chez Nicandre : ψαφαρός δ' ἀναπίμπραται αὐχὴν / ἄκριτα ποιφύσσοντος¹⁰⁷. La capacité à gonfler le cou est, c'est bien connu, caractéristique des cobras¹⁰⁸. Mais elle se retrouve chez certains colubridés et les Anciens avaient effectivement souligné que des serpents pouvaient adopter une posture similaire¹⁰⁹ : c'est aussi le cas du chersydre qui, d'après Nicandre (359-360), a d'ailleurs une morphologie proche de celle du cobra (καὶ ἀσπίδος εἶρεο μορφάς / ἰσαίας). D'un point de vue zoologique cet élément pourrait peser en faveur d'une identification de cet animal avec un grand Colubridé comme la Couleuvre de Montpellier (*Malpolon monspessulanus*)¹¹⁰ : cependant, si l'on envisage uniquement le cas de Virgile, on constate que ce serpent typiquement méditerranéen est peu répandu en Italie ; on ne le trouve pas dans la zone visée ensuite par Virgile pour le « serpent de Calabre » tenu pour le chersydre¹¹¹, mais le poète aurait éventuellement pu le voir en Italie du Nord (Ligurie occidentale jusqu'à Gênes) où il est ponctuellement présent¹¹².

Virgile a réutilisé ces éléments dans deux comparaisons fameuses de l'*Énéide* : il reprend en effet le groupe final *colla tumentem* dans un vers du chant II (381), dans une puissante comparaison épique inspirée d'Homère¹¹³ où Androgée est présenté comme un voyageur qui a marché sur un serpent (*anguem*)¹¹⁴ :

*Obstipuit retroque pedem cum noce repressit.
Impronusum aspris ueluti qui sentibus anguem
pressit humi nitens trepidusque repente refugit
attollentem iras et caerulea colla tumentem,
haud secus Androgeos uisu tremefactus abibat*¹¹⁵.

Il se peut que la mention d'un buisson qui n'est pas chez Homère et l'alliance *aspris sentibus anguem* aient été suggérées par le fr. 58 de Macer (*uepre occulta ruis*), mais ce fragment se rapporte au *drakôn*¹¹⁶. L'alliance *sibila* et *colla* se retrouve dans un autre passage-clé de l'*Énéide* (V, 277-278) où Virgile recycle à nouveau cette matière dans une comparaison épique assez originale. Lors de la course de navires en Sicile l'embarcation de Sergeste est en difficulté et le poète la compare à un serpent blessé¹¹⁷ :

¹⁰⁶ H. Morsch, *op. cit.*, p. 44 ; I. Cazzaniga, « A proposito... », art. cit., p. 36 ; R. A. B. Mynors, éd. cit., p. 244.

¹⁰⁷ Nic., *Ther.*, 179-180 : « et son cou grisâtre se gonfle, tandis qu'il siffle sans arrêt... » trad. J.-M. Jacques, CUF.

¹⁰⁸ Plin., VIII, 85 : *colla aspidum intumescere* ; Luc., IX, 701 : *tumida ceruice* (cf. C. R. Raschle, *op. cit.*, p. 225) ; P. Eg., V, 18.

¹⁰⁹ Cf. les couleuvres qui, comme des *Uraei*, se dressent sur le front de Méduse chez Lucain, IX, 634 (*surgunt aduersa subrectae fronte colubrae*). Voir surtout Nic., *Ther.*, 359-360 ; Aet., *Tetr.*, XIII, 36, à propos du chersydre (ὁμοίωται δὲ χερσαία ἀσπίδι μικρῶ, δίχα τοῦ πλατύνειν τὸν αὐχένα).

¹¹⁰ Pour cette identification, voir S. H. Aufrère, « Le Chersydre de Nicandre et l'Hydre d'Ésope et d'Élien », dans A. Gasse, F. Servajean et C. Thiers (éds), 'Et in Aegypto et ad Aegyptum'. *Recueil d'études dédiées à Jean-Claude Grenier*, Vol. 1, Montpellier, 2012, p. 53-64.

¹¹¹ Voir *infra*, p. 17-18.

¹¹² U. Gruber, *op. cit.*, p. 155 ; D. Ottonello – F. Oneto – S. Salvidio – L. Lamagni, « Il colubro lacertino, *Malpolon monspessulanus*, nell'Italia Nord Occidentale : distribuzione, dieta e morfometria », dans *Atti del 6° Congresso Nazionale della Societas Herpetologica Italica, Roma, 27 Settembre – 1 Ottobre, 2006*, Rome, 2006, p. 173-181.

¹¹³ Hom., *Il.*, III, 33-34.

¹¹⁴ Verg., *En.*, II, 378-381. Voir M. C. J. Putnam, *op. cit.*, p. 214-215.

¹¹⁵ « Interdit, il recula, contint son élan et sa voix. Lorsqu'en d'après broussailles un homme, posant le pied, a foulé par mégarde un serpent, il fuit vivement tout tremblant devant le monstre qui dresse sa colère et enfle son cou sombre ; ainsi Androgée effrayé de nous voir cherchait à quitter la place. » trad. J. Perret, CUF.

¹¹⁶ Voir *supra*, p. 4, n. 19. On pourrait aussi suspecter un lien avec la perte de la mue : cf. Lucr., IV, 60-61 (*lubrica serpens / exiit in spinis uestem*).

¹¹⁷ Verg., *En.*, V, 273-281.

*qualis saepe uiae deprensus in aggere serpens,
aerea quem obliquum rota transiit aut granis ictu
seminecem liquit saxo lacerumque uiator;
nequiquam longos fugiens dat corpore tortus
parte ferox ardensque oculis et sibila colla
arduus attollens; pars uolnere clauda retentat
nixantem nodis seque in sua membra plicantem:
tali remigio nauis se tarda mouebat;
uela facit tamen et uelis subit ostia plenis¹¹⁸.*

Cette comparaison se comprend par rapport à l'histoire de l'image du serpent navire dans la littérature hellénistique¹¹⁹ : la particularité de l'usage virgilien est que le comparant est un serpent blessé. La comparaison du bateau à un serpent et celle du serpent à un bateau sont en effet fréquentes : d'un côté Apollonios de Rhodes compare l'Argô à un serpent cherchant une passe dans un trajet oblique (ὡς δὲ δράκων σκολιήν εἰλιγμένος... / ὡς Ἀργὼ λίμνης στόμα ναύπορον ἐξερέουσα...) ¹²⁰, de l'autre Nicandre l'utilise pour le déplacement latéral du céraste¹²¹ qu'il compare à celui d'un navire poussé par le vent (τράμπιδος ὀλκαίης ἀκάτω ἴσος)¹²². Mais l'image de Virgile entretient un rapport encore plus profond avec Nicandre – et va d'ailleurs au-delà de ce que ce dernier avait proposé – car le motif précis du serpent blessé, du serpent frappé, brisé – surtout lorsque les référents sont le céraste et l'*haimorrhôis* –, renvoie en plus à l'*aition* mythologique qui raconte comment Hélène a brisé l'échine de l'*haimorrhôis*¹²³. La mention d'un trajet oblique (*obliquum*) du navire de Sergeste (V, 274) est un indice de l'emprunt fait à cet arrière-plan littéraire hellénistique : Virgile fusionne l'image de Nicandre et la mention de la reptation oblique des serpents psammophiles. Quant à la roue de bronze (*aerea rota*) signalée dans le même vers, elle a peut-être été amenée par la fable d'Ésope intitulée « La guêpe et le serpent » (σφήξ καὶ ὄφις)¹²⁴ où un serpent harcelé par une guêpe finit par placer sa tête sous une roue (ἀμάξης τροχῶ).

Dans le groupe *et sibila colla tumentem* l'association de *sibila* et de *colla* fait surtout penser au fr. 55 (Hollis) d'Aemilius Macer¹²⁵, *tumido resonantia sibila collo*, où *tumido* est repris par le *tumentem* de Virgile. Ce dernier a donc joué avec le placement des mots, mais surtout il emploie systématiquement *sibilus* comme adjectif alors que le *sibila* de Macer est un pluriel neutre¹²⁶. Dans

¹¹⁸ « Comme un serpent, parfois, surpris sur la chaussée d'une route : une roue de bronze a passé sur lui comme il venait en oblique ou bien d'un coup furieux, avec une pierre, un voyageur l'a lassé demi-mort, tout brisé. En vain, tentant de fuir, il se tord de toute sa longueur, ici plein de colère, les yeux ardents et levant haut son cou gonflé de sifflements ; l'autre partie de son corps, paralysée par la blessure, le retient, faisant effort de ses nœuds et se pliant sur lui-même. Ainsi le navire se poussait lentement de ses rames ; cependant il met les voiles et, vent en poupe, entre au port. » trad. J. Perret, CUF.

¹¹⁹ Voir I. Cazzaniga, « I colori nicandrei... », art. cit., p. 62-65. Un autre référent pourrait éventuellement être un passage de Lucrèce sur les illusions visuelles (IV, 436-442) où le poète parle de « navires boiteux » (*clauda uidentur / nauigia*).

¹²⁰ A. Rh., IV, 1541-1547. Cette comparaison est suggérée par l'intervention d'un serpent qui cause la mort de Mopsus dans les vers précédents : comme l'épisode est proche de la mésaventure de Canobos (cf. A. Rh., fr. 4 Powell = schol. in Nic., *Ther.*, 312c), Apollonios doit avoir en tête l'*haimorrhôis*.

¹²¹ Nic., *Ther.*, 268-270 ; cf. 295 (βαῖον πλόον) à propos de la reptation de l'*haimorrhôis*.

¹²² Voir M. Fernandelli, « "Serpent Imagery" e tragedia greca nel II libro dell'Eneide », *Orpheus*, 18, 1997, p. 141-156 (repris dans M. Fernandelli, *Via Latina. Studi su Virgilio e sulla sua fortuna*, Trieste, 2012, p. 49-50) ; C. Cusset, « Les images dans la poésie scientifique alexandrine : les *Phénomènes* d'Aratos et les *Thériaques* de Nicandre », dans C. Cusset, *Musa docta. Recherches sur la poésie scientifique dans l'Antiquité*, Saint-Étienne, 2006, p. 82-84.

¹²³ Nic., *Ther.*, 309-319 et schol. in Nic., *Ther.*, 309-317 Crugnola ; Comm. Bern., IX, 716 ; Adnot. Luc., IX, 716 ; I. Cazzaniga, « I colori nicandrei... », art. cit., p. 65 ; I. Gualandri, art. cit., p. 720.

¹²⁴ Es., 331 Chambry.

¹²⁵ Voir aussi J.-P. Néraudau, art. cit., p. 1720.

¹²⁶ Le *sibila* pluriel neutre se retrouve chez Cornelius Severus (fr. 6 Courtney (p. 322) : *et sua concordēs dant sibila clara dracones*), puis chez Lucain (IX, 724 : *sibila... terrentia*) ce qui pèse à nouveau dans l'hypothèse d'un Lucain privilégiant

les deux cas il s'agit d'une façon de résoudre l'inadéquation de *sibili* avec l'hexamètre, mais Macer a pris une liberté plus grande.

La mise à mort du reptile donne lieu à un autre problème, d'ordre philologique : l'emploi de l'adjectif *timidus* au vers 422 : *deice! iamque fuga timidum caput abdidit alte*. H. Georgii désapprouve ici l'emploi de *timidus* compte tenu du décalage de cet adjectif avec l'attitude agressive du serpent dans le vers précédent¹²⁷. En allant dans le sens de Georgii on pourrait donc suspecter *timidum* et être tenté de le corriger en *tumidum* en jugeant cet adjectif plus conforme à la physiologie des reptiles¹²⁸ (la tête est gonflée du venin accumulé pendant la période d'hibernation)¹²⁹ et aux situations de conflit¹³⁰ : le parallèle précédemment cité¹³¹ qui réexploite justement les *Géorgiques* montre un serpent certes blessé mais encore très agressif : *parte ferox ardensque oculis et sibila colla / arduus attollens*. On pourrait surtout signaler à nouveau ce vers de l'*Énéide*¹³² : *frigida sub terra tumidum quem bruma tegebat*. I. Gualandri est d'ailleurs tentée ici par une correction *timidum*¹³³ qui, du reste, se justifie moins en raison du contexte. Comme il s'agit là-aussi d'une couleuvre repue d'herbes nocives au cours de l'hibernation (*mala gramina pastus*)¹³⁴ on comprend dès lors que la tête soit gonflée. Le lien avec le passage des *Géorgiques* est particulièrement éclairant : Virgile a combiné dans cette comparaison héritée d'Homère l'hibernation de la couleuvre et la phase estivale du chersydre avec le même critère chronologique que dans la séquence des *Géorgiques*.

Mais on peut aussi récuser l'argument de Georgii si l'on prend en considération que le fait que Virgile ajustement voulu, pour des raisons didactiques, créer un contraste entre l'attitude inquiétante du reptile et son caractère pusillanime après le coup (*deice... iamque... fuga*). En outre l'emploi de *timidum* n'est pas incohérent par rapport à *caelumque exterrita fugit, / aut tecto assuetus coluber succedere et umbrae* et au contexte présent (*fuga... alte*). Par ailleurs Servius penche en faveur de *timidum caput*¹³⁵ quand il explique ce groupe de mots en rapportant une théorie (faussement attribuée à Pline et reprise ensuite par Isidore de Séville)¹³⁶ selon laquelle la tête du serpent serait le siège de sa vie : *nam dicit Plinius, serpentis caput etiam si cum duobus euaserit digitis, nihilo minus uiuit*¹³⁷. Comme on pensait parfois que ses anneaux étaient capables de se ressouder¹³⁸ et que l'on avait observé les spasmes des serpents agonisants¹³⁹, on pensait qu'il fallait le frapper à la tête pour le tuer définitivement¹⁴⁰. Le témoignage d'Augustin¹⁴¹ – à moins qu'il ne relève totalement de l'influence du passage des *Géorgiques* (?) – montre qu'il s'agit finalement d'une idée bien répandue¹⁴² : *si forte aliquis uestrum aduertit aliquando, cum uoluerit colubrum occidere, quomodo pro capite suo totum corpus obicit ictibus ferientis*. Enfin, et surtout, Virgile a voulu ménager une opposition entre un

l'imitation de Macer et des « seconds couteaux » augustéens. Voir H. Dahlmann, *op. cit.*, p. 18. Cf. aussi le passage de la mise à mort du serpent dans le *Culex* (192-197).

¹²⁷ H. Georgii, *Die antike Vergilkritik in den Bukolika und Georgika*, Leipzig, 1902, p. 96.

¹²⁸ Cf. (mais il s'agit du cobra) Luc., IX, 701 : *aspida somniferam tumida ceruice leuanit*. ; Plin., VIII, 85 : *colla aspidum intumescere*.

¹²⁹ *Contra* Plin., VIII, 139 : *omnia secessus tempore ueneno orba dormiunt* ; Prisc., *Sol.*, IX, p. 97 Bywater : *hieme enim cum foueas intrant aut continuo post foueam, infirmantur morsus et fere sunt innocui*.

¹³⁰ Cf. Stat., *Tb.*, IV, 414.

¹³¹ Verg., *En.*, V, 277-278.

¹³² Verg., *En.*, II, 472.

¹³³ I. Gualandri, « Nota esegetica ad *Eneide* 2, 471-472 », *Acme*, 23, 1-2, 1970, p. 151.

¹³⁴ Verg., *En.*, II, 471 : voir *infra*, p. 20. Voir P. Luccioni, art. cit., p. 163-164.

¹³⁵ Serv. Dan., *ibid.*, connaît la double tradition *timidum/tumidum* puisqu'il écrit : *bene dixit 'timidum caput'*.

¹³⁶ Isid., *Orig.*, XII, 4, 42 : *Dicit autem Plinius, si creditur, quod serpentis caput etiam si cum duobus euaserit digitis, nihilominus uiuit. Vnde et totum corpus obicit pro capite ferientibus*.

¹³⁷ Serv., *G.*, III, 422 ; on ne peut par conséquent invoquer le tour *pars pro toto* à propos de *timidum caput* comme le fait M. Erren, éd. cit., p. 732.

¹³⁸ Luc., IX, VI, 490 ; Adnot. Luc., *ad loc.* ; même conception à propos du lézard chez El., *N. A.*, II, 23.

¹³⁹ Lucr., III, 654-663.

¹⁴⁰ Croiser peut-être Es., 331 Chambry et Nic., *Ther.*, 417 (ἐκ μύωπος ἀήθεα δέγμενος ὀρήνην).

¹⁴¹ Aug., *Serm.*, 64 a, 3.

¹⁴² Cf. Arr., *Epict. diss.*, I, 25, 24 : ὡς ὁ ὄφις ἐὰν συσπᾶ τὴν κεφαλὴν, λέγω 'ἐκεῖνο αὐτοῦ τύπτει δ' φυλάσσει'.

reptile qu'il est possible d'affronter et un autre dont il faut absolument se garder : le serpent de Calabre.

3/ La séquence 425-439 : une fiche nicandréenne ?

Si la fonction didactique de la séquence 414-424 est clairement établie par les marqueurs traditionnels du genre didactique que sont les impératifs (414 *disce et...* ; 420 *cape saxa...*) et si le passage est bien ancré dans le monde des *Géorgiques* grâce au cadre de l'étable (414 *stabulis*) ainsi que par la mention répétée d'éléments relevant de ce milieu (416 *praesepeibus* ; 419 *boum... pecori* ; 420 *pastor*) ce qui est conforme à l'orientation du chant III, il n'en va globalement pas de même de la séquence suivante (425-439) bien que le terme *saltibus* (425) oriente lui aussi ponctuellement vers un cadre pastoral. On peut déceler ici un décrochage : la dimension didactique est moins présente : on comprend seulement qu'il faut se garder de ce redoutable reptile qu'est le « serpent de Calabre ».

Nic., <i>Theo.</i>	G., III, 425-434
<p>366-71. ὅς δ' ἦτοι τὸ πρὶν μὲν ὑπὸ βροχθῶδει λίμνη ἄσπειστον βατράχοισιν φέρει κότον·</p> <p style="text-align: center;">ἀλλ' ὅταν ὕδωρ</p> <p>Σείριος ἀήνησι, τρύγη δ' ἐν πυθμένι λίμνης, καὶ τόθ' ὅ γ' ἐν χέρσῳ τελέθει ψαφαρός τε καὶ ἄχρους, θάλλων ἠελίῳ βλοσυρὸν δέμας· ἐν δὲ κελεύθοις γλώσση ποιφύγδην νέμεται διψήρεας ὄγμους.</p>	<p><i>est etiam ille malus Calabris in saltibus anguis, squamea conuoluens sublato pectore terga, atque notis longam maculosus grandibus aluom ; qui, dum amnes ulli rumpuntur fontibus et dum uere madent udo terrae ac pluuiialibus Austris, stagna colit ripisque habitans hic piscibus atram improbus ingluuiem ranisque loquacibus explet; postquam exusta palus terraeque ardore debiscunt, exsilit in siccum et flammantia lumina torquens saeuit agris asperque siti atque exterritus aestu</i>¹⁴³.</p>

Le portrait du « serpent de Calabre » présente bien les caractéristiques d'un excursus car, contrairement aux évocations fugaces de la séquence précédente¹⁴⁴, le portrait de l'animal est cette fois-ci développé¹⁴⁵, détaillé, avec des précisions d'ordre zoologique. Il y a néanmoins une cohérence avec la séquence précédente car dans les vers 416-420 Virgile a présenté les serpents dans une phase d'hibernation et de retrait : par contre, en 433-434, il montre un serpent très actif pendant la période estivale¹⁴⁶ qui correspond notamment au danger représenté dans l'esprit des Anciens par la phase de mue¹⁴⁷. Il y a donc un fil chronologique à déceler : il unit deux espèces différentes.

¹⁴³ « Il y a dans les halliers de Calabre un autre serpent malfaisant : la poitrine dressée, il déroule son dos écailleux et son long ventre marqué de grandes taches ; tant que des cours d'eau jaillissent de leurs sources, tant que les terres sont détrempées par l'humidité printanière et les autans pluvieux, il habite les étangs et, fixé sur leurs rives, il assouvit son affreuse voracité en s'acharnant sur les poissons et les grenouilles bavardes. Quand le marais est desséché et que la chaleur fendille la terre, il s'élance en lieu sec et, roulant des yeux enflammés, il se déchaîne dans la campagne, exaspéré par la soif et affolé par la canicule. » trad. E. de Saint Denis, CUF.

¹⁴⁴ Il y a donc, dans l'univers des *Géorgiques*, quatre serpents à connaître (*chelydrus*, *coluber*, *uipera* et « serpent de Calabre ») : cette limitation de l'herpétofaune à quatre espèces qui illustre le phénomène de « radical selectivity » évoqué par Thibodeau (*op. cit.*, p. 123) a effectivement de quoi surprendre, mais elle peut partiellement s'expliquer par le fait que Virgile, même s'il ne s'interdit pas les allusions aux réalités naturelles d'autres pays, met l'accent sur l'Italie : voir *infra*, p. 19-20.

¹⁴⁵ W. W. Briggs, *Narrative and Simile from the Georgics in the Aeneid*, Leyde, 1980, p. 63-64, rapproche cette description du portrait des serpents qui attaquent Laocon en citant les parallèles. Pour *flammantia lumina*, cf. *En.*, II, 210 : *ardentisque oculos suffecti sanguine et igni* ; *Cul.*, 173.

¹⁴⁶ Pour les questions de température, voir J. Trinquier, « Serpents buveurs d'eau, serpents œnophiles et serpents sanguinaires : les serpents et leurs boissons dans les textes antiques », *Anthropozoologica*, 47/1, 2012, p. 182-189.

¹⁴⁷ Cf. Verg., *En.*, II, 471-475, passage précisément construit sur l'opposition entre ces deux phases (471-472 / 473-475) ; Stat., *Th.*, IV, 95-100 ; El., *N. A.*, IX, 16.

La séquence 425-439 est, elle aussi, très largement inspiré de Nicandre ; Virgile adapte la fiche zoologique du chersydre sans dire son nom précis¹⁴⁸. C'est un hommage flagrant au poète de Colophon.

Cette séquence d'imitation et de traduction partielle montre que si Virgile s'est cantonné ailleurs à des réemplois lexicaux ponctuels et à des allusions parfois vagues, dans ce cas précis il a choisi de pousser beaucoup plus loin la référence à son modèle. C'est que Virgile a, de toute évidence, été séduit par le charme bucolique de cette évocation du marais. La poésie de Nicandre est, pour les deux traités envisagés, scientifique et médicale ; elle souvent compliquée, mais elle est aussi traversée par une puissance d'évocation et une inspiration « bucolique », riche en couleurs, en émotions¹⁴⁹ et en tableaux de la vie rurale, données auxquelles Virgile a manifestement été sensible.

Mais pourquoi avoir transformé le chersydre en « serpent de Calabre » ? Virgile utilise parfois des connaissances directes notamment celles recueillies en Italie du Sud comme le montre le cas du « vieillard de Tarente »¹⁵⁰. Il est probable aussi que cette localisation méridionale a quelque chose à voir avec la nécessité d'ancrer le poème dans le cadre péninsulaire. D'ailleurs si l'on s'intéresse à ce détail dans cette perspective, on peut constater qu'il semble faire écho à la localisation d'un autre animal qui a lui aussi obtenu une « fiche », le taon (*asilus*)¹⁵¹, un autre animal de « midi » (154 : *nam mediis feruoribus acrior instat*) rattaché à la Lucanie (146-147) comme R. F. Thomas le fait très justement remarquer¹⁵². Or il y a un lien, certes non développé, entre le taon et le serpent – non pas le chersydre, mais le chélydre – au sujet duquel Nicandre dit¹⁵³ dans une formule assez mystérieuse¹⁵⁴ qu'il attend « l'assaut inusité du taon »¹⁵⁵ : ἔκ μύωπος ἀήθεα δέγμενος ὀρμήν. Ce parallèle montre que des brides de vers de Nicandre ont profondément marqué Virgile au point de structurer parfois des passages des *Géorgiques*.

Mais surtout, ce que Virgile n'a pas dit, c'est pourquoi ce serpent-là ne peut être affronté comme les deux espèces qui hantent parfois les étables. Pourquoi a-t-il voulu en faire un danger extrême ? Probablement parce que l'espèce migre depuis le marais à une époque précise¹⁵⁶ et qu'elle représente un danger sanitaire encore plus grand. Nous sommes bien à la fois dans le prolongement de la séquence précédente et dans l'annonce de l'épizootie du Norique, mal rampant¹⁵⁷ issu d'une corruption de l'air. Ce portrait inquiétant aboutit en effet aux vers 435-436 à un passage important où – c'est un signe – le poète abandonne le destinataire didactique pour s'exprimer à la première personne (*ne mihi... libeat*)¹⁵⁸ :

¹⁴⁸ On constate ici à nouveau un positionnement de Virgile en *doctus poeta* : il identifie le serpent calabrais dont il a connaissance au chersydre des *Thériaques*. Preuve en est Solin (2, 33) qui enregistre et rediffuse cette matière en la rattachant explicitement au zoonyme *chersydros* qu'il associe à la *bo(u)a* sur la base d'un critère géographique : *Calabria chersydris frequentissima et boas gignit, quem anguem ad immensam molem ferunt conualescere. Captat primo greges bubulos et quae plurimo lacte rigua bos est, eius se uberibus innectit, suctuque continuo saginata longo in saeculo ita fellebri satietate ultimo extuberatur, ut obsistere magnitudini eius nulla vis queat, postremo depopulatis animantibus regiones quas obsederit cogat ad uastitatem*. Cf. déjà P. Fest., *s.v. bona* (*bona serpens est aquatilis, quem Graeci ὄϊστρον uocant, a qua icti obturgescunt*) susceptible de favoriser l'assimilation du chersydre à la *bona*. De fait la *bona* (*boa*) peut être étymologiquement associée aux bœufs (Plin., VIII, 37 : *aluntur primo bubuli lactis suco, unde nomen traxere* ; cf. R. Maltby, *op. cit.*, *s.v. boa*, p. 82) de sorte que c'est aussi peut-être à elle que pensait Virgile lorsqu'il évoque *coluber* en tant que *pestis acerba boum*. Sur les problèmes posés par cet animal, voir J. Trinquier, « La fabrique... » art. cit., p. 234-235.

¹⁴⁹ Voir P. Thibodeau, *op. cit.*, p. 156.

¹⁵⁰ Verg., *G.*, IV, 126-148.

¹⁵¹ Verg., *G.*, III, 146-157.

¹⁵² R. F. Thomas, éd. cit., vol. II, p. 121.

¹⁵³ Nic., *Ther.*, 417.

¹⁵⁴ Cf. le pou (ὄϊστρος) qui rend fous thons et espadons chez Arstt., *H. A.*, V, 31, 557 a ; Ath., VII, 64 (302 b-c) ; 125 (324 d).

¹⁵⁵ Trad. Jacques.

¹⁵⁶ Déjà Th., *H. P.*, II, 4, 4 (métamorphose de l'*hydros* en vipère).

¹⁵⁷ Pour cet emploi figuré de *serpere*, voir OLD, *s. v. serpo*, 3 a ; J.-M. André, art. cit., p. 17.

¹⁵⁸ R. F. Thomas, éd. cit., II, p. 119 ; M. Erren, éd. cit., p. 735-736.

Nic., <i>Ther.</i>	G., III, 435-439
25. αἴθριος ἐν καλάμῃ στορέας ἀκρέσπερος εὐδης 26. ἢ καὶ ἀνδρῆντα παρὲκ λόφον, ἢ ἐνὶ βήσσης 128. μὴ σύ γ' ἐνὶ τριόδοισι τύχοις ὄτε... 147. καὶ λέπας ὕληεν 29. ἠδ' ἵνα ποίην	<i>Ne mihi tum mollis sub diuo carpere somnos neu dorso nemoris libeat iacuisse per herbas, cum positis nouos exuuuis nitidusque iuuenta uoluitur aut catulos tectis aut oua relinquens</i>
31-2. τῆμος ὄτ' ἀζαλέον φολίδων ἀπεδύσατο γῆρας / μῶλως ἐπιστεῖβον 137-8. μηδ' ὄτε ρικνῆεν φολίδων περὶ γῆρας ἀμέρσας / ἄψ ἀναφοιτήση νεαρῆ κεχαρημένος ἦβη	<i>arduos ad solem et linguis micat ore trisulcis¹⁵⁹.</i>
228-9 [virèpe]. ὀξὺ δὲ δικρῆ / γλώσση λιχμάζων 469-70 [cenchrinès]. ἦτοι ὄτ' ἡελίοιο θερειτάτη ἴσταται ἀκτίς, / οὔρεα μαμώσσω ἐπινίσεται ὀκριόντα	

Les vers 435-436 ne sont pas non plus sans quelques échos diffus des *Thériaques* comme on le voit dans le tableau ci-dessus¹⁶⁰, mais Virgile infléchit le sens de l'emprunt : là où Nicandre donnait des techniques permettant de dormir sans danger en pleine nature (26-26), Virgile n'envisage pas un instant de le faire compte tenu de la présence d'un tel animal¹⁶¹ et ne propose pas de méthode pour l'affronter ou l'éviter – cette optique éloigne Virgile de la visée pragmatique et didactique de Nicandre ; mais le poète latin est plus proche ici d'un autre passage, celui qui est consacré au cenchrinès – « dernier serpent » des *Thériaques* – où le poète de Claros, avec des accents dramatiques en écho à ce qu'il dit du cobra (186), met en garde contre toute confrontation avec ce reptile terrible (474-475) :

μὴ σύ γε θαρσαλέος περ ἐὼν θέλε βήμεναι ἄντην
μαινομένου, μὴ δὴ σε περιπλέξῃ καὶ ἀνάγκῃ¹⁶²...

En outre les vers 435-436 de Virgile résonnent nécessairement comme l'expression d'une phobie personnelle¹⁶³ et comme un rappel du thème de l'Âge d'or perdu car le motif du repos serein dans l'herbe est caractéristique des évocations bucoliques¹⁶⁴. Mais surtout, pour rester dans les *Géorgiques* – précisément dans le chant I (129) –, Virgile a spécifiquement lié le danger représenté par les serpents à la fin de cette période : *ille (Iuppiter) malum uirus serpentibus addidit atris*¹⁶⁵. Dans les *Bucoliques* (IV, 24-25) la mort du serpent venimeux tout comme la disparition de la plante toxique étaient déjà des éléments associés au retour de l'Âge d'or : *occidet et serpens, et fallax herba ueneni /*

¹⁵⁹ « Que l'envie alors ne me prenne pas de goûter en plein air le doux sommeil ni de m'étendre dans l'herbe sur une croupe boisée, lorsqu'ayant fait peau neuve et brillant de jeunesse il s'avance en ondulant, ou que, laissant dans son abri ses petits ou ses œufs il se dresse au soleil et fait vibrer dans sa gueule sa langue trifurquée ! » trad. E. de Saint Denis, CUF.

¹⁶⁰ Voir L. Castiglioni, *Lezioni intorno alle Georgiche di Virgilio e altri studi*, a.c. di A. Grilli, Brescia, 1983, p. 246-247.

¹⁶¹ Les miniatures du *Supplément grec 247* relaient souvent cette phobie en montrant des personnages terrifiés et désespérés faisant face à des serpents surdimensionnés. Voir l'analyse d'I. Cazzaniga, *supra* p. 2-3, n. 10.

¹⁶² « garde-toi, si hardi que tu sois, de marcher au devant du serpent en folie, de peur qu'il ne t'enlace et ne t'étrangle... » trad. J.-M. Jacques, CUF.

¹⁶³ Il faudrait ici faire intervenir d'autres considérations, beaucoup plus larges, à propos du rapport de Virgile aux Ophidiens en citant quelques parallèles puisés dans les autres œuvres du poète de Mantoue surtout B., III, 93 (*latet anguis in herba*) et VIII, 71 (*frigidus in pratis... anguis*) pour la persistance du lien phobique entre serpents et herbes, mais aussi G., IV, 457-459 à propos de la mort d'Eurydice : *non uidit in herba*. Le poète du *Culex* (160-161) a été sensible à cette thématique et a intégré tous ces éléments typiques de l'esthétique virgilienne : il a capturé de façon extrêmement sensible, un trait de la mentalité de Virgile, de son approche du monde naturel, mais son traitement tantôt imitatif, tantôt peu orthodoxe, est plus « baroque » que celui du poète de Mantoue. Cf. aussi Stat., *Th.*, IV, 95-100.

¹⁶⁴ Cf. Lucr., V, 1392-1396.

¹⁶⁵ « C'est Jupiter qui donna aux noirs serpents leur venin malfaisant... » trad. E. de Saint-Denis. Ici aussi le groupe *serpentibus atris* fait penser aux chélydres noirs signalés *supra*, p. 7.

*occidet*¹⁶⁶. Dans les *laudes Italiae* (*G.*, II, 153-154) Virgile souligne par ailleurs l'absence en Italie de grands serpents¹⁶⁷ – il pense aux *dracones* orientaux ou africains, mais l'on pourrait prolonger sa réflexion en ajoutant les terribles venimeux africains¹⁶⁸ ; il y voit un signe de l'élection de l'Italie : ce faisant il se positionne encore une fois en imitateur de Nicandre qui, dans les *Ophiaca* (fr. 31)¹⁶⁹, avait vanté sa patrie en disant que Claros était exempte de venimeux¹⁷⁰. Il y a donc plusieurs éléments qui montrent que Virgile cherche à se positionner comme un « Nicandre italien ».

Dans ce passage Virgile évoque par ailleurs deux situations de danger héritées de Nicandre : celui-ci dit en effet que les serpents sont plus dangereux au moment de la mue (137-138), en été et/ou à l'heure de midi (121-127 ; 401) ; mais l'idée du vers 438 de Virgile ne figure pas sous cette forme chez Nicandre ; il n'évoque pas spécifiquement le serpent pressé de regagner son terrier pour être avec ses petits, même si l'idée a éventuellement pu être amenée par le vers 124 des *Thériaques* montrant la dipsade réchauffant (*sic*) ses serpenteaux¹⁷¹ : ἢ ὄτε σὺν τέκνοισι θερειομένοισιν ἀβοσκῆς¹⁷².

Le thème de la mue est à nouveau exploité par Virgile dans le chant II de l'*Énéide* (471-475) où figure une comparaison doublement « recyclée » : il s'agit de la reprise d'une célèbre¹⁷³ comparaison homérique (*Il.*, XXII, 92-95) réécrite à la lumière du passage des *Géorgiques* (III, 435-439)¹⁷⁴ :

*qualis ubi in lucem coluber mala gramina pastus,
frigida sub terra tumidum quem bruma tegebat,
nunc, positis nouos exuuuis nitidusque iuuenta,
lubrica conuoluit sublato pectore terga
arduos ad solem, et linguis micat ore trisulcis*¹⁷⁵.

=====

471. cf. *Ther.*, 127 : ἐκ νομοῦ... κεκορημένη ὕλης.

473 = *G.*, III, 437.

474. cf. *G.*, III, 426 : *squamea conuoluens sublato pectore terga*

475 = *G.*, III, 439.

On signalera pour finir cet autre passage où Virgile évoque la mort des serpents et des oiseaux sous l'effet de l'épidémie du Norique (III, 544-547) : on y retrouve le même enchaînement souterrain entre serpents et miasmes puisqu'on passe des *hydri* à l'air vicié qui entraîne la chute des oiseaux.

*interit et curuis frustra defensa latebris
uipera et attoniti squamis astantibus hydri.*

¹⁶⁶ « Périra le serpent, et la perfide plante vénéneuse périra » trad. E. de Saint-Denis.

¹⁶⁷ J.-P. Brisson, *Rome et l'âge d'or de Catulle à Ovide. Vie et mort d'un mythe*, Paris, 1992, p. 134-135 ; S. Harrison, « *Laudes Italiae* (*Georgics* 2.136-175): Virgil as a Caesarian Hesiod », dans G. Urso (ed.), 'Patria diversis gentibus una?'. *Unità politica e identità etniche nell'Italia antica*, Pise, 2008, p. 236-237 ; voir, en dernier lieu, J. Trinquier, « Les animaux sauvages ont-ils un territoire ? À propos d'un passage des *laudes Italiae* (Virgile, *Géorgiques* II, 151-154) », *CEA*, 52, 2015, p. 210 sqq.

¹⁶⁸ Cf. Cels., V, 27, 10 : *uerum haec genera serpentium et peregrina et aliquanto magis pestifera sunt, maximeque aestuosus locis gignuntur. Italia frigidioresque regiones hac quoque parte salubritatem habent, quod minus terribiles angues edunt.*

¹⁶⁹ El., N. A., X, 49.

¹⁷⁰ I. Cazzaniga, « I colori nicandrei... », art. cit., p. 58.

¹⁷¹ En ce sens J.-M. Jacques, éd. cit., p. CXVI, n. 251.

¹⁷² « soit quand, avec ses petits qu'elle réchauffe, la dipsade dort à jeun... » trad. J.-M. Jacques. Voir aussi I. Cazzaniga, « I colori nicandrei... », art. cit., p. 61-62, qui renvoie à *Ther.*, 135-136.

¹⁷³ Cf. El., N. A., VI, 4.

¹⁷⁴ Voir I. Gualandri, « Nota esegetica... », art. cit., p. 149-151 ; W. W. Briggs, *op. cit.*, p. 65-66.

¹⁷⁵ « On dirait, jaillissant dans la lumière, un serpent, nourri d'herbes vénéneuses : le froid le cachait tout gonflé sous la terre, maintenant il a laissé ses dépouilles, neuf et brillant de jeunesse, il enroule son corps glissant, relève sa poitrine, dresse la tête face au soleil et fait vibrer dans sa gueule ses langues au triple dard. » trad. J. Perret, CUF.

*ipsis est aer auibus non aequus, et illae
praecipites alta uitam sub nube relinquunt*¹⁷⁶.

Conformément à une sorte de tropisme lucrézien Virgile se représente l'action des miasmes épidémiques à l'image des effets délétères des vapeurs des Avernoes¹⁷⁷, mais il a peut-être aussi en tête plusieurs passages anciens faisant intervenir des serpents : le pouvoir prêté aux *dracones* d'aspirer¹⁷⁸ ou, comme le basilic¹⁷⁹, d'empoisonner à distance les oiseaux. Virgile s'est plu, surtout, à placer ce *paradoxon* des *hydri attoniti* pour rendre sensible le renversement total des lois du monde : l'*hydrius* terrifiant est lui-même terrifié et, sous le coup de la peur, ses écailles se dressent comme les cheveux des hommes. Le poète se souvient encore une fois de Nicandre (*Ther.*, 157 : ἀυαλέησιυ ἐπιφρικτήν φολίδεσσιυ) à propos du cobra « hérissé qu'il est d'écailles sèches »¹⁸⁰ et peut-être aussi d'un vers de Lycophron¹⁸¹, relatif au Troyen Anténor, où celui est bizarrement qualifié de χέλυδρος ὠμόθριξ¹⁸².

Il serait par ailleurs naïf de penser que les influences nicandrées se limitent aux données concernant l'herpétofaune. En guise de prolongement on peut rapidement signaler d'autres résurgences nicandrées dans l'épisode de l'épizootie (474-566). On va retrouver, assez logiquement d'ailleurs, l'influence du poète de Colophon dans les descriptions « réalistes » des symptômes de l'épidémie qui dépeuple le Norique : en effet ce tableau clinique, il est vrai largement inspiré de Lucrèce, rejoint ponctuellement des pathologies qui résultent chez Nicandre soit d'un envenimement (*Thériaques*), soit d'un empoisonnement (*Alexipharmques*)¹⁸³. Ce dernier a excellé dans l'expression poétique de ces symptômes. Le phénomène a été entrevu par R. F. Thomas¹⁸⁴, mais pas réellement approfondi à ma connaissance.

Cet aspect de la poétique nicandrée avait aussi été adapté par Aemilius Macer bien qu'on puisse difficilement en prendre la mesure : seul le fr. 56 (*saucia naris*) fait allusion au symptôme hémorragique de la morsure d'un serpent¹⁸⁵ mais sa brièveté n'autorise guère son exploitation en liaison avec un parallèle virgilien qui appartiendrait à un contexte similaire. Néanmoins, si l'on abandonne l'exacte formulation pour s'en tenir simplement au fond, on peut constater que

¹⁷⁶ « Meurt aussi la vipère, que défendent en vain ses retraites sinueuses ; meurent les hydres, dont l'épouvante fait se dresser les écailles. Aux oiseaux eux-mêmes l'air est nuisible ; ils tombent, laissant leur vie sous les hauteurs de la nue. » trad. E. de Saint Denis, CUF.

¹⁷⁷ Lucr., VI, 738-759. Cf. Verg., *Aen.*, VI, 239-240.

¹⁷⁸ Voir J. Trinquier, « La fabrique... », art. cit., p. 244-246 ; id., « De l'haleine parfumée au souffle pestilentiel : quelques odeurs animales », dans B. Nicolas (éd.), *La ruse d'Idothée. Bonnes et mauvaises odeurs dans les mondes grec et romain. Imaginaire, pratiques, savoirs*, Rennes (à paraître).

¹⁷⁹ Voir notre contribution « Le basilic de Nicandre, *Thériaques*, 396-410 : caractéristiques et essai d'identification », dans C. Cusset (éd.), *Musa docta. Recherches sur la poésie scientifique dans l'Antiquité*, Saint-Étienne, p. 139 et n. 133.

¹⁸⁰ Trad. J.-M. Jacques, CUF. Cf. v. 167 (πεφρικός).

¹⁸¹ Lyc., *Alex.*, 340.

¹⁸² L'expression difficile a évidemment bien embarrassé les traducteurs et les commentateurs qui l'ont diversement interprétée : voir par exemple F. D. Dehèque (éd.), *La Cassandre de Lycophron*, Paris, 1853, p. 15 : « l'hydre aux crins hérissés » ; V. Gigante Lanzara (éd.), Licofrone, *Alessandra*, Milan, 2000, p. 89 : « il serpente dalla cresta irsuta ». L'identification de χέλυδρος avec la tortue marine proposée par les scholies (*ad loc.*) est incompatible avec l'adjectif ὠμόθριξ : « au poil dur, hérissé, hirsute » qui ne peut convenir à un animal à carapace ; on objectera qu'un Ophidien ne fournit guère un meilleur candidat à moins de considérer comme V. Gigante Lanzara que l'adjectif s'applique en réalité à la crête dont les Anciens les affublaient parfois. Pourtant on peut rapprocher cette bizarrerie de caractéristiques de certains serpents notamment des zones désertiques : ils ont parfois des écailles carénées (au relief plus prononcé) et ces animaux peuvent donner l'impression qu'ils sont hérissés : cf. Cf. Nic., *Ther.*, 293. Visiblement les écailles hérissées étaient perçues comme une caractéristique particulièrement terrifiante des reptiles comme pourrait le montrer un examen même sommaire des sculptures du grand autel de Pergame.

¹⁸³ Voir J.-M. Jacques (éd.), Nicandre, *Œuvres*, t. III. *Les Alexipharmques. Lieux parallèles du livre XIII des Iatrica d'Aétius*, CUF, Paris, 2007. On ne peut mesurer l'impact réel des autres travaux médicaux de Nicandre.

¹⁸⁴ R. F. Thomas, éd. cit., II, 132 (484-485) ; 136 (507-508 // 301-302).

¹⁸⁵ F. Brena, « Nota a Macro, fr. 17 Buchn. », *Maia*, n. s. 2, 44, 1992, p. 171-172.

Virgile signale lui aussi des symptômes hémorragiques, mais il le fait à propos du cheval et du taureau : chez lui, – comme c’est souvent le cas chez Lucrèce –, *naribus* est toujours au dactyle cinquième ; là aussi c’est l’imitation de Nicandre qui s’impose :

<p>G., III, 507-508 (cheval) ; 515-516 (taureau)</p> <p style="text-align: center;"><i>it naribus ater</i></p> <p><u><i>sanguis et obsessas fauces premit aspera lingua.</i></u></p> <p>Cf. Lucr., VI, 1149-50 : (<i>lingua</i>) <i>aspera tactu</i> ; 1203 <i>corruptus sanguis expletis naribus ibat.</i></p> <p><i>Ecce autem duro fumans sub uomere taurus concidit et mixtum spumis uomit ore cruorem...</i></p>	<p><i>Ther.</i> 301. αἷμα διἑκ ῥίνων (πιδύεται)</p> <p><i>Alex.</i> 79-80 [céruse]. ἀμφὶ καὶ ὄλκος / τέτρηχε γλώσσης ; 190-1 [ciguë]. κακὸς δ’ ὑπὸ νείατα πνιχμός / ἴσθμια καὶ φάρυγος στεινὴν ἐμφράσσειται οἶμον ; 281 [ixias]. τοῦ μὲν ὑπὸ γλώσσης νέατος τρηχύνεται ὄλκος ; 316-7 [sang de taureau]. φράσσονται δὲ πόροι, τὸ δὲ θλίβεται ἔνδοθι πνεῦμα / ἀνχένος ἐμπλασθέντος ; 615 [if]. ἴσθμια καὶ φάρυγος στεινὴν ἐμφράσσειται οἶμον.</p> <p><i>Alex.</i> 79. ἀφρὸς ἐπιστόφων ἐμπλάσσειται ; 223. παραφρίζει δὲ χαλινοῖς ; 318. μεμορυχμένος ἀφρῶ.</p>
---	--

Virgile a certes été influencé par des tableaux cliniques d’épidémies et même probablement par des épizooties déjà décrites, mais le document ci-dessus montre bien qu’il réexploite aussi Nicandre. On pourrait pousser l’enquête sur la totalité du passage avec des résultats identiques. Plusieurs détails rappellent notamment les symptômes d’empoisonnement décrits dans les *Alexipharmakes*. Par exemple le taureau mourant des *Géorgiques* (III, 515-517) fait aussi penser à l’homme empoisonné par le *toxicon* car ce dernier a aussi la bouche remplie d’écume, mais Nicandre précise qu’il a un regard de taureau (222. ταυρώδεα λεύσσω) ce qui pourrait expliquer pourquoi cet exemple est venu à l’esprit de Virgile. Il existe surtout un poison célèbre nommé « sang de taureau » (*Alex.*, 312 sqq.) dont les effets fulgurants entraînent asphyxie et écume. Il se peut, là aussi, que cette symptomatologie ait influencé Virgile dans son tableau clinique.

La mort du cheval (III, 500-514) agglutine les symptômes causés par plusieurs poisons : les vers 500-501, notamment, rappellent l’envenimement par la vipère dans les *Thériaques* et, en même temps, un passage de l’intoxication par le pavot dans les *Alexipharmakes*¹⁸⁶.

<p style="text-align: center;"><i>incertus ibidem</i></p> <p><i>Sudor et ille quidem moriturus frigidus...</i></p> <p>Cf. Lucr., VI, 1187</p>	<p><i>Ther.</i> 254-5 [vipère]. ὁ δὲ νοτέων περὶ γυίοις / ψυχρότερος νιφετοῖο βολῆς περιχεύεται ἰδρῶς.</p> <p><i>Alex.</i>, 437-8 [pavot]. ἀμφὶ καὶ ὀδμήεις καμάτω περιλείβεται ἰδρῶς / ἄθροος.</p>
---	---

Le symptôme de la sueur se transmet d’ailleurs aux hommes par le biais des peaux contaminées en III, 564-565 et cette fois-ci elle clairement malodorante comme dans l’exemple de Nicandre : *immundus olentia sudor / membra sequebatur*¹⁸⁷. L’automutilation des chevaux (514) constitue un paroxysme délirant qui n’est pas sans point commun avec le symptôme de l’intoxication à l’ixias dans les *Alexipharmakes* lorsque la victime se coupe la langue (v. 283) ou avec ce que dira Lucain de la mort d’Aulus mordu par une dipsade¹⁸⁸. Enfin les difficultés respiratoire et gastrique des vers 505-507 sont récurrentes dans plusieurs empoisonnements décrits par Nicandre¹⁸⁹.

¹⁸⁶ Ce deuxième parallèle figure déjà chez H. Morsch, *op. cit.*, p. 46.

¹⁸⁷ *Ibid.*

¹⁸⁸ Lucr., IX, 759-760.

¹⁸⁹ Cf. Nic., *Ther.*, 245-246 ; 434.

*Tum nero ardentis oculi atque attractus ab alto
spiritus, interdum gemitu grauis, imaque longo
ilia singultu tendunt...*

Alex. 18 [aconit]. κακῆ ἀλάλυγι ; 190-1 [ciguë].
κακὸς δ' ὑπὸ νεΐατα πνιχμός / ἴσθμια καὶ φάρυγος
στεϊνὴν ἐμφράσεται οἶμον ; 286-7 [ixias].
καταπνίγουσα δὲ πνεῦμα ἐντὸς ὑποβρομέει ; 340
[bupreste]. νεάτη δ' ὑπὸ κύστις ὄρεχθεῖ ; 595-6
[litharge]. ἀμφὶ δὲ μέσσον / πνεύματ' ἀνειλίσσοντα
κατ' ὀμφάλιον βρομέησιν.

Au début de l'épizootie (III, 482-485) la soif dévorante¹⁹⁰ fait penser aux morsures de la vipère ou de la dipsade¹⁹¹ et le symptôme putréfiant qui vient ensuite rappelle le terrible pouvoir du seps de Lucain¹⁹² :

*Nec uia mortis erat simplex ; sed ubi ignea uenis
omnibus acta sitis miseris adduxerat artus,
rursus abundabat fluidus liquor omniaque in se
ossa minutatim morbo conlapsa trabebat*¹⁹³.

Comme Nicandre ne présente pas de venin amenant la dissolution complète des os, il est tentant de penser que cette convergence entre Virgile et Lucain s'explique, comme dans le cas du *uia fumante* du vers 711, par l'influence d'Aemilius Macer¹⁹⁴ qui aurait pu inaugurer quelques traits hyperboliques repris ensuite par Lucain. On pourrait faire la même remarque à propos de l'utilisation du terme *pestis*. Ce volet ophiologique et médical des *Géorgiques* permet donc de penser que tout un pan de l'œuvre et de la poétique de Nicandre n'était évidemment pas inconnu de Virgile et il paraît fort probable, par la même occasion, qu'Aemilius Macer avait dû, de son côté, adapter aussi des parties sur les symptômes des envenimements.

**

*

Pour conclure l'analyse de ces vingt six vers des *Géorgiques* en allant à l'essentiel, on constate certes une influence directe, profonde et diffuse de Nicandre et parfois on suspecte même celle d'Aemilius Macer, mais on peut aussi déceler le poids important de Lucrèce¹⁹⁵, notamment du chant VI du *De rerum natura*, avec des échos formels mais aussi des relations plus profondes qui viennent se mêler, pour l'aspect théorique, à un héritage provenant des opuscules théophrastéens. L'exposé de Virgile s'avère très dépendant d'un *calendrier* où les questions de météorologie, d'hibernation, de mue, de transfert de miasmes constituent l'arrière-plan signifiant d'un passage bien pensé et bien intégré à la structure globale de l'œuvre. Avec érudition et simplicité Virgile a concentré et recyclé l'héritage hellénistique de la poésie de Nicandre en y ajoutant le naturel, la sensibilité et la hauteur de vue qui ne lui fait jamais perdre de vue son projet d'ensemble.

¹⁹⁰ De Saint-Denis comprend *ignea sitis* comme signifiant *siticulosa febris* mais les parallèles nicandréens (*infra*, n. 191) montrent qu'il s'agit d'un symptôme d'assèchement, d'inflammation et non de « fièvre » à proprement parler. Cf. Luc., IX, 742 ; 791-792.

¹⁹¹ Cf. Nic., *Ther.*, 250 ; 339.

¹⁹² Luc., IX, 723 (*ossaque dissoluens cum corpora tabificus seps*) ; 767-788. Cf. Nic., *Ther.*, 361-365 ; 403-404.

¹⁹³ « La mort ne venait pas un seul chemin ; mais quand une fièvre assoiffante, répandue dans toutes les veines, avait réduit les membres à une effroyable maigreur, on voyait au contraire ruisseler un pus abondant qui dissolvait tous les os, peu à peu minés par le mal. » trad. E. de Saint-Denis, CUF.

¹⁹⁴ Voir *supra*, p. 8-9.

¹⁹⁵ Voir M. R. Gale, « Man and Beast in Lucretius and the *Georgics* », *CQ*, 41, 1991, p. 414-426.

BIBLIOGRAPHIE

- AMSTRONG, R., 2008, « Virgil's Cucumber: *Georgics* 4. 121-2 », *CQ*, 58/1, p. 366-368.
- ANDRE, J.-M., 1987, « L'épidémiologie chez Virgile : de la « physiologie » à la tératologie religieuse », *BFL(M)*, 15, p. 15-27.
- , 1986, (éd.), Isidore de Séville, *Étymologies*, Livre XII. *Animaux*, Paris.
- AUFRERE, S. H., 2012, « Le Chersydre de Nicandre et l'Hydre d'Ésope et d'Élien », dans A. Gasse, F. Servajean et C. Thiers (éds), 'Et in Aegypto et ad Aegyptum'. *Recueil d'études dédiées à Jean-Claude Grenier*, Vol. 1, Montpellier, p. 53-64.
- BARBARA, S., (à paraître), « Figures du serpent nauséabond », dans B. Nicolas (éd.), *La ruse d'Idothée. Bonnes et mauvaises odeurs dans les mondes grec et romain. Imaginaire, pratiques, savoirs*, Rennes.
- , 2008, « Science, mythe et poésie dans le « Catalogue des serpents » de Lucain (*Phars.* IX, 700-733) », *Pallas*, 78, p. 257-277.
- , 2006, « Le basilic de Nicandre, *Thériaques*, 396-410 : caractéristiques et essai d'identification », dans C. Cusset (éd.), *Musa docta. Recherches sur la poésie scientifique dans l'Antiquité*, Saint-Étienne, p. 119-154
- BARDON, H., 1956, *La littérature latine inconnue*, t. II, Paris.
- BILLIARD, R., 1928, *L'agriculture dans l'Antiquité d'après les Géorgiques de Virgile*, Paris.
- BLÄNSDORF, J., 1995, (éd.), *Fragmenta poetarum Latinorum epicorum et lyricorum (praeter Ennium et Lucilium)*, Stuttgart – Leipzig.
- BODSON, L., 2009, *L'interprétation des noms grecs et latins d'animaux illustrée par le cas du zoonyme sēps-seps*, Bruxelles (Mémoires de la Classe des Lettres, Académie royale de Belgique, 3^e série, t. 49, n°2062).
- BOURGERY, A. – PONCHONT, M., 1974⁵, (éds), Lucain, *La guerre civile (La Pharsale)*, CUF, Paris.
- BRENA, F., 1992, « Nota a Macro, fr. 17 Buchn. », *Maia*, n. s. 2, 44, p. 171-172.
- BRIGGS, W. W., 1980, *Narrative and Simile from the Georgics in the Aeneid*, Leyde.
- BRISSON, J.-P., 1992, *Rome et l'âge d'or de Catulle à Ovide. Vie et mort d'un mythe*, Paris.
- BRUNO, M. G., 1969, *Il lessico agricolo latino. Seconda edizione*, Amsterdam.
- BÜCHNER, C., 1982, (éd.), *Fragmenta poetarum Latinorum epicorum et lyricorum praeter Ennium et Lucilium*, Leipzig.
- CAMARDESE, D., « Lucr. V 1302 e promemoria semantica di taeter », *Paideia*, 63, 2008, p. 83-105 (repris dans *Il mondo animale nella poesia lucreziana tra topos e osservazione realistica*, Bologne, 2010, p. 309-330).
- CASTANO MUSICÒ, L., 1990, (éd.), Angelo Poliziano, *Commento inedito alle Georgiche di Virgilio*, Florence.
- CASTIGLIONI, L., 1983, *Lezioni intorno alle Georgiche di Virgilio e altri studi*, a.c. di A. Grilli, Brescia.
- CAZZANIGA, I., 1960 (a), « A proposito di una presunta ironia virgiliana (*georg.* 1.388-389) », *SIFC*, 32, p. 1-17 (repris dans M. Gioseffi (éd.), *E io sarò tua guida. Raccolta di saggi su Virgilio e gli studi virgiliani*, Milan, 2000, p. 31-49).
- , 1960 (b), « I colori nicandrei in Vergilio », *SIFC*, 32, p. 18-37 (repris dans M. Gioseffi (éd.), *E io sarò tua guida. Raccolta di saggi su Virgilio e gli studi virgiliani*, Milan, 2000, p. 51-72).
- COURTNEY, E., 1993, (éd.), *The Fragmentary Latin Poets*, Oxford.
- COWAN, R., 2009, « Virgil's Cucumber Again: Columella 10.378-92 », *CQ*, 59/1, p. 286-289.
- COZZOLINO, A., 1975, « Il "Bellum Actiacum" e Lucano », *CronErc*, 5, p. 81-86.
- CRUGNOLA, A., 1971, *Scholia in Nicandri Theriaka cum glossis*, Milan – Varese.
- CUSSET, C., 2006, « Les images dans la poésie scientifique alexandrine : les Phénomènes d'Aratos et les Thériaques de Nicandre », dans C. Cusset, 'Musa docta'. *Recherches sur la poésie scientifique dans l'Antiquité*, Saint-Étienne, p. 49-104.
- DAHLMANN, H., *Über Aemilius Macer*, Wiesbaden, 1981.
- D'ALESSIO, V., 2013, « La componente infernale di Fauno », dans I. Baglioni (éd.), *Monstra. Costruzione e percezione delle entità ibride e mostruose nel Mediterraneo antico*, Vol. 2, Rome, p. 121-128.
- DEHEQUE, F. D., 1853, (éd.), *La Cassandre de Lycophron*, Paris.
- DE NOLHAC, P., 1897, *Le Virgile du Vatican et ses peintures*, Paris.
- DE SAINT-DENIS, E., 1971, « Columelle, miroir de Virgile », dans H. Bardon – R. Verdière (éds), 'Vergiliana'. *Recherches sur Virgile*, Leyde, p. 328-343.
- , 1968⁵, (éd.), Virgile, *Géorgiques*, CUF, Paris.
- DUCOURTHIAL, G., 2003, *Flore magique et astrologique de l'Antiquité*, Paris.
- EICHHOFF, F. G., 1825, *Études grecques sur Virgile ou recueil de tous les passages de tous les poètes grecs imités dans les Bucoliques, les Géorgiques et l'Énéide*, t. I, Paris.
- ERDMANN, O., 1913, *Beiträge zur Nachahmungskunst Vergils in den Georgika*, Haberstadt.
- ERREN, M., 2003, P. Vergilius Maro, *Georgica*, Bd. 2. Kommentar, Heidelberg.
- FERNANDELLI, M., 1997, « "Serpent Imagery" e tragedia greca nel II libro dell'Eneide », *Orpheus*, 18, p. 141-156 (repris dans 'Via Latina'. *Studi su Virgilio e sulla sua fortuna*, Trieste, 2012, p. 39-56).
- FOSTER, B. O., 1902, « Nicander and Vergil », *TAPhA*, 33, p. XCI-XCIII (Association of the Pacific Coast, Proceedings for December 1901).
- GALE, M. R., 1991, « Man and Beast in Lucretius and the *Georgics* », *CQ*, 41, p. 414-426 (repris dans P. Hardie (éd.), *Virgil. Critical Assessments of Classical Authors*, Vol. II: *Georgics*, Londres – New York, 1999, p. 41-57).
- GEORGIL, H., 1902, *Die antike Vergilkritik in den Bukolika und Georgika*, Leipzig.
- GEYMONAT, M., 1970, « Spigolature nicandree », *Acme*, 23, 1-2 (= *Studi in onore di Vittorio De Marco*), p. 137-143.

- GIGANTE LANZARA, V., 2000, (éd.), Licofrone, *Alessandra*, Milan.
- GLASER, E., 1880, *Publius Vergilius Maro als Naturdichter und Theist. Kritische und ästhetische Einleitung zu Vergils Bukolika und Georgika*, Gütersloh.
- GRUBER, U., 1992, *Guide des serpents d'Europe, d'Afrique et du Moyen-Orient*, Neuchâtel – Paris.
- GUALANDRI, I., 1987, « Nicandro », dans *Enciclopedia Virgiliana*, vol. 3, Florence, p. 719-720.
- , 1970, « Nota esegetica ad Eneide 2, 471-472 », *Acme*, 23, 1-2 (= *Studi in onore di Vittorio De Marco*), p. 149-151.
- HARRISON, S., 2008, « *Laudes Italiae* (Georgics 2.136-175): Virgil as a Caesarian Hesiod », dans G. Urso (éd.), *Patria diversis gentibus una ? Unità politica e identità etniche nell'Italia antica*. Atti del convegno internazionale Cividale del Friuli, 20-22 settembre 2007, Pise (Convegni della Fondazione Niccolò Canussio, 7), p. 231-242.
- , 2004, « Virgil's *Corycius senex* and Nicander's *Georgica*: Georgics 4.116-48 », dans M. Gale (éd.), *Latin Epic and Didactic Poetry. Genre, Tradition and Individuality*, Swansea, p. 109-123.
- HOLLIS, A. S., 2007, (éd.), *Fragments of Roman poetry, c. 60 BC-AD 20*, Oxford – New York.
- HORSFALL, N., 1995, « *Georgics* », dans N. Horsfall (éd.), *A Companion to the Study of Virgil*, Leyde, p. 63-200.
- JACQUES, J.-M., 2007, (éd.), Nicandre, *Œuvres*, t. III. *Les Alexipharmques. Lieux parallèles du livre XIII des Iatrica d'Aëtius*, CUF, Paris.
- , 2002, (éd.), Nicandre, *Œuvres*, t. II. *Les Thériaques. Fragments iologiques antérieurs à Nicandre*, CUF, Paris.
- JAHN, P., 1905, « Aus Vergils Dichterwerkstätte (Georgica III 49-470) », *RhM*, 60, p. 361-387.
- KANY-TURPIN, J., 1993, (éd.), Lucrèce, *De la nature / De rerum natura*, Paris.
- KENNEY, E. J., 2014², (éd.), Lucretius, *De rerum natura*, Book III, Cambridge.
- LANDOLFI, L., 2007, « Stratigrafie multiple e suggestioni dotte: l'esempio di Luc. *Phars.* 9, 700-733 », dans L. Landolfi – P. Monella (éds), 'Doctus Lucanus'. *Aspetti dell'erudizione nella Pharsalia di Lucano*, Bologne, p. 111-149.
- LE BRETON, A., 1893, *De animalibus apud Vergilium*, Paris.
- LECOUTEUX, C., 1999, *Les monstres dans la pensée médiévale européenne*, Paris.
- LEIGH, M., 2000, « Lucan and the Libyan Tale », *JRS*, 90, p. 95-109.
- LELLI, E., 2010, (éd.), *L'agricoltura antica. I Geoponica di Cassiano Baso*, Vol. II, Soveria Mannelli.
- LUCCIONI, P., 2012, « L'herbe au serpent », *Anthropozoologica*, 47/1, p. 157-176.
- MALTBY, R., 2006², *A Lexicon of Ancient Latin Etymologies*, Cambridge (1991¹).
- MOREL, W., 1928, « Iologica », *Philologus*, p. 345-389.
- MORSCH, H., 1878, *De Graecis auctoribus in Georgicis a Vergilio expressis*, Halle.
- MYNORS, R. A. B., 1990, (éd.), Virgil, *Georgics*, Oxford.
- NERAUDAU, J.-P., 1983, « Aemilius Macer, ou la gloire du second rang », *ANRW*, II. Princ. 30. 3, Berlin, p. 1708-1731.
- NISARD, M., 1864, (éd.), *Les agronomes latins : Caton, Varron, Columelle, Palladius*, Paris (reprint partiel : Columelle, *De l'agriculture*, Paris, 2002).
- O'HARA, J. J., 1996, *True Names. Vergil and the Alexandrian Tradition of Etymological Wordplay*, Ann Arbor.
- OTTONELLO, D. – ONETO, F. – SALVIDIO, S. – LAMAGNI, L., 2006, « Il colubro lacertino, *Malpolon monspessulanus*, nell'Italia Nord Occidentale : distribuzione, dieta e morfometria », dans *Atti del 6° Congresso Nazionale della Societas Herpetologica Italica, Roma, 27 Settembre – 1 Ottobre, 2006*, Rome, p. 173-181.
- OWEN LEE, M., 1996, *Virgil as Orpheus. A Study of the Georgics*, New York.
- PANIAGUA AGUILAR, D., 2007, « *Solinus et Nicander, qui de his rebus scripserunt* (Serv. ad Georg. 2. 215): Solino como autoridad ofiológica en el comentario de Servio », dans G. Hinojo Andrés – J. C. Fernández Corte (éds), 'Munus quaesitum meritis'. *Homenaje a Carmen Codoñer*, Salamanca, p. 685-693.
- PERRET, J., 1992³, (éd.), Virgile, *Énéide*, Livres I-IV, CUF, Paris.
- , 1989⁵, (éd.), Virgile, *Énéide*, Livres V-VIII, CUF, Paris.
- PIGHI, G. B., 1959, « Emilio Macro », *RFIC*, n. s., 37, p. 158-162.
- PUTNAM, M. C. J., 1979, *Virgil's Poem of the Earth. Studies in the Georgics*, Princeton.
- RASCHLE, C. R., 2001, 'Pestes harenae': *die Schlangenepisode in Lucans Pharsalia (IX 587-949): Einleitung, Text, Übersetzung, Kommentar*, Francfort/Main – Berlin – Berne.
- RICHTER, W., 1957, (éd.), Virgil, *Georgica*, Munich.
- RITTER, F., 1880, *De adiectivis et substantivis apud Nicandrum homericis*, Göttingen.
- ROCCA, S., 1988, « Serpenti », dans *Enciclopedia Virgiliana*, Vol. 4, Rome, p. 798-801.
- RUSHTON FAIRCLOUGH, H., 1930, « Virgil's Knowledge of the Greek », *ClPh*, 25/1, p. 37-46.
- SALEMME, C., 1972, « Varia iologica », *Vichiana*, 3, p. 126-139.
- SANCASSANO, M. L., 1997, *Il serpente e le sue immagini. Il motivo del serpente nella poesia greca dell'Iliade all'Oresteia*, Côme.
- SHEARIN, W. H., 2014, « The Dark Serpent. A Note on Lucretius DRN 3.658 », *Mnemosyne*, 67, p. 900-910.
- SCHNEIDER, O., *Nicandra. Theriaca et Alexipharmaca*, Leipzig, 1856.
- THIBODEAU, P., 2011, *Playing the Farmer. Representations of Rural Life in Virgil's Georgics*, Berkeley – Los Angeles – Londres.
- THOMAS, R. F., 1988, (éd.), *Georgics*, Vol. I (Books I-II) ; II (Books III-IV), Cambridge – New York.
- TRINQUIER, J., (à paraître), « De l'haleine parfumée au souffle pestilentiel : quelques odeurs animales », dans B. Nicolas (éd.), *La ruse d'Ithoë. Bonnes et mauvaises odeurs dans les mondes grec et romain. Imaginaire, pratiques, savoirs*, Rennes.

- , 2015, « Les animaux sauvages ont-ils un territoire ? À propos d'un passage des *laudes Italiae* (Virgile, *Géorgiques* II, 151-154) », *CEA*, 52, 2015, p. 205-229.
- , 2012, « Serpents buveurs d'eau, serpents œnophiles et serpents sanguinaires : les serpents et leurs boissons dans les textes antiques », *Anthropozoologica*, 47/1, p. 177-221.
- , 2008 (a), « La fabrique du serpent *draco* : quelques serpents mythiques chez les poètes latins », *Pallas*, 78, p. 221-255.
- , 2008 (b), « La hantise de l'invasion pestilentielle : le rôle de la faune des marais dans l'étiologie des maladies épidémiques d'après les sources latines », dans I. Boehm – P. Luccioni (éds), *Le médecin initié par l'animal. Animaux et médecine dans l'Antiquité grecque et romaine*, Lyon, p. 149-195.
- VIELLEFOND, J.-R., 1970, (éd.), *Les « Cestes » de Julius Africanus [Kestoi] : étude sur l'ensemble des fragments, avec édition, traduction et commentaires*, Florence – Paris.
- WAGENINGEN, J. van, 1888, *De Vergili Georgicis*, Utrecht.
- WALLRAFF, M., et al., (éds), 2012, *Iulius Africanus, Cesti. The Extant Fragments*, Berlin – Boston.
- WICK, C., (éd.), 2004, *M. Annaeus Lucanus, Bellum civile. Liber IX. Kommentar*, Leipzig.
- WILKINSON, L. P., 1969, *The Georgics of Virgil. A Critical Survey*, Cambridge.
- ZUCKER, A., 2008, « Théophraste à mots découverts : sur les animaux qui mordent ou piquent selon Priscien », dans D. Auger – É. Wolff (éds), *Culture classique et christianisme. Mélanges offerts à Jean Bouffartigue*, Paris, p. 331-340.